



École secondaire Monique-Proulx

L'ÉTHIQUE

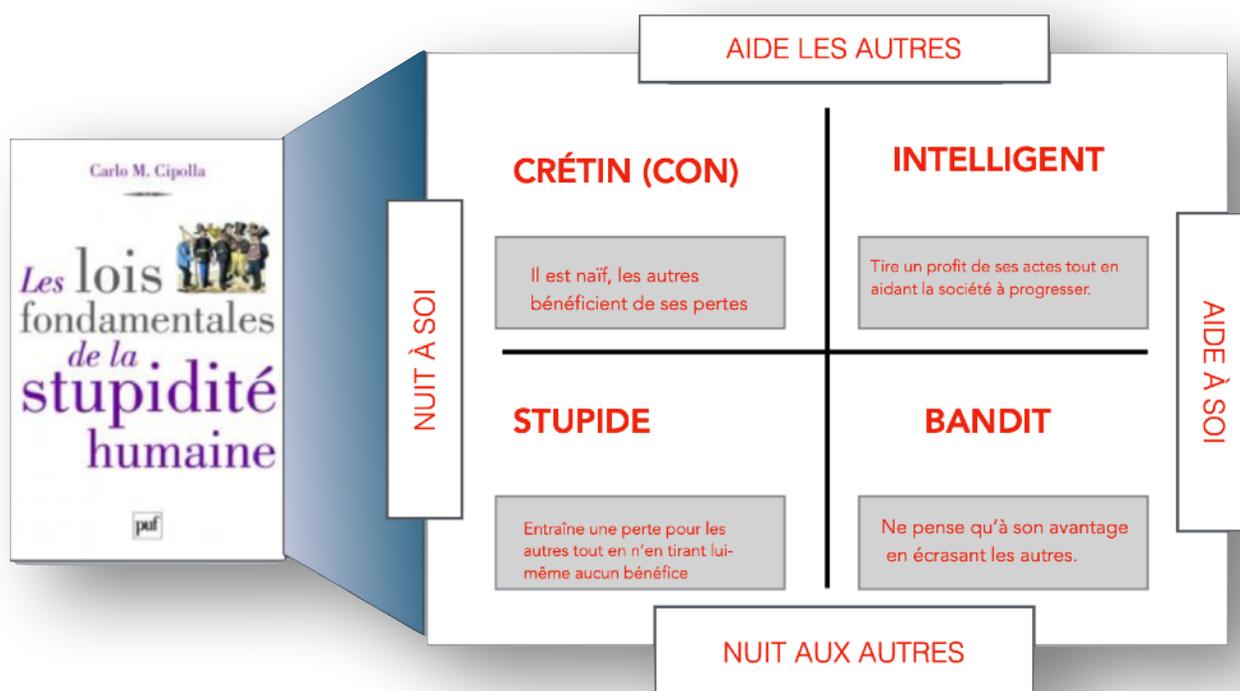
LE BIEN ET LE MAL : une introduction





«Tous les humains recherchent d'être heureux. Cela est sans exception. La volonté ne fait jamais autre démarche que vers cet objet : le bonheur. C'est le motif de toutes les actions de tous les humains, jusqu'à ceux qui vont se pendre».

-Blaise Pascal (Les Pensées)



L'éthique. une question d'intelligence brute ?

Qu'une personne soit intelligente ne garantit aucunement qu'elle fera toujours de bons choix moraux. L'intelligence ne suffit pas, d'ailleurs être vertueux, ce n'est pas seulement avoir des croyances vraies sur la bonne chose à faire, c'est aussi percevoir correctement une situation, éprouver les émotions appropriées et trouver la motivation pour agir en conséquence. Enfin, tout indique qu'on se tromperait en imaginant que les personnes qui réussissent socialement feraient de bons modèles. Il existerait en effet une corrélation entre l'appartenance à une classe sociale élevée et des comportements moins généreux et altruistes, mais aussi des actions comme tricher, mentir ou ne pas respecter le Code de la route. On explique en partie ces résultats par l'égoïsme et la cupidité.

Martin Gilbert, Éthicien et philosophe

Qu'est-ce que l'éthique ?

Adaptation d'un texte de René Villemure, éthicien et philosophe

La réflexion éthique est à la recherche d'une conduite juste et libre. Elle impose un devoir de penser qui aide à mieux comprendre ce qui est en jeu dans un monde qui devient de plus en plus complexe et où les manques de repères sont nombreux.

Le monde change et notre cadre de référence se transforme, lui aussi. Le temps des réponses préfabriquées par la religion est assurément révolu, mais par quoi cette dynamique a-t-elle été remplacée? Maintenant que plusieurs mangent seuls en regardant un écran, plutôt que de prendre un repas en discutant, que devient ce lien social qui doit nous permettre de comprendre les limites imposées par le vivre ensemble ? Depuis que les devoirs ont été remplacés par des droits individuels, que faire lorsqu'on fait face à une situation inédite qui n'est ni gouvernée par une règle, ni par un code de conduite ? Dans une situation où l'on ne sait que faire, que décider, l'éthique doit montrer le chemin vers ce qui est Juste. Car bien au-delà des règles, l'éthique, c'est l'art de bien vivre ensemble.

Au terme de ce dernier cours d'éthique de votre secondaire, vous serez (j'espère !!!) en mesure de voir les choses différemment et, possiblement, de faire une différence dans le monde.

Nous sommes souvent seuls devant un choix à faire ou une décision à prendre, nous demandant : «Quoi faire pour bien faire ?» C'est à ce moment que la réflexion éthique s'avérera nécessaire, afin de vous aider à y voir plus clair, puis à prendre une décision, tout en ayant bien compris les motifs qui vous mènent à prendre cette dernière.

L'éthique est un guide destiné à donner un sens à nos actions, un sens à notre vie, c'est-à-dire une direction, une voie ou un chemin qui nous permettra d'éviter l'égarement, l'inconduite et la faute. Car, bien au-delà de ne pas mal faire, l'éthique, avant tout, c'est bien faire (ou faire le bien) en cherchant à atteindre le Juste.

Dans un monde gouverné par l'opinion, il est plus facile de «gober» ce qui se dit autour de que de réfléchir par soi-même; dans le monde de l'opinion faite par d'autres, il est plus facile de relayer que de réfléchir. Il faut cependant comprendre que ce renoncement à la réflexion au profit d'une «réflexion toute faite» a un coût : plutôt que d'être l'architecte de notre vie, nous n'en devenons que le spectateur. Ne voulant pas en rester à ce stade, il faut se réapproprier le réflexe de penser, de réfléchir, de raisonner. L'éthique n'a jamais été et ne sera jamais une recette. Penser, souvent on semble l'oublier, c'est tout de même ce qui distingue l'humain de l'animal. L'éthique, c'est vouloir comprendre avant d'agir. Finalement, l'éthique, c'est un peu moins de soi et un peu plus des autres.

On ne parle d'éthique que parce que l'on doit vivre les uns avec les autres. L'éthique c'est faire la bonne action même si personne ne regarde, c'est bien faire même lorsque ce n'est pas écrit.

QU'EST-CE QUE L'ÉTHIQUE ?



L'éthique est une discipline philosophique portant les valeurs qui orientent et motivent nos actions. L'éthique est donc la recherche de ce qui est «bien» : c'est à dire : «responsable» (essentiel pour la liberté, sinon violence) ou «juste» (essentiel pour l'égalité, sinon violence) dans le rapport que nous entretenons avec autrui.

L'éthique, c'est la place que l'on est prêt à offrir à l'«autre», sans perdre son identité. C'EST QUOI UNE VIE BONNE, UNE VIE RÉUSSIE, QUI EN VAUT LA PEINE. Le but n'est plus de savoir pourquoi nous sommes là, mais comment il faut être là.



ET LA MORALE ?

BIEN



Ce qui est bon universellement (un but ou un idéal selon Platon).



Aristote : Ce vers quoi les toutes les choses tendent.



Jésus : c'est l'amour inconditionnel et universel.



Spinoza, le bien et le mal n'Existent pas, il n'y a que du bon et du mauvais pour chacun d'entre nous. Le bien n'Existe pas, il est à faire : «faire le bien» et non faire le bon»



Pour Kant, c'est un absolu respect des lois humaines, universelles.

MAL

Ce qui provoque universellement la souffrance : causée par l'égoïsme, la violence qui l'Accompagne et l'absence de pensée

Faire souffrir gratuitement

BON

Ce qui procure un plaisir Personnel relativement à sa satisfaction d'un désir.

MAUVAIS

Ce qui procure une tristesse, peine ou une souffrance personnelles relativement à la frustration d'un désir.

Objectif, réflexion

Subjectif, réaction

BONHEUR

Bonheur : le bon qui se fige dans le temps et qui nous donne indice que ce bon ferait en fait partie d'un souverain bien.

MALHEUR

Le mal qui se fige dans le temps et qui nous donne indice que ce mal ferait en fait partie d'un souverain mal.

ET LE SOUVERAIN BIEN (suprême ou parfait) qui n'a d'autre fin que lui même ?

SÉROTONINE : amour universel, désintéressé, contemplation, empathie, activité physique.

VS

DOPAMINE : dépendances, anxiété, dépression, phobies, paniques.

Plaisir (Épicuriens)

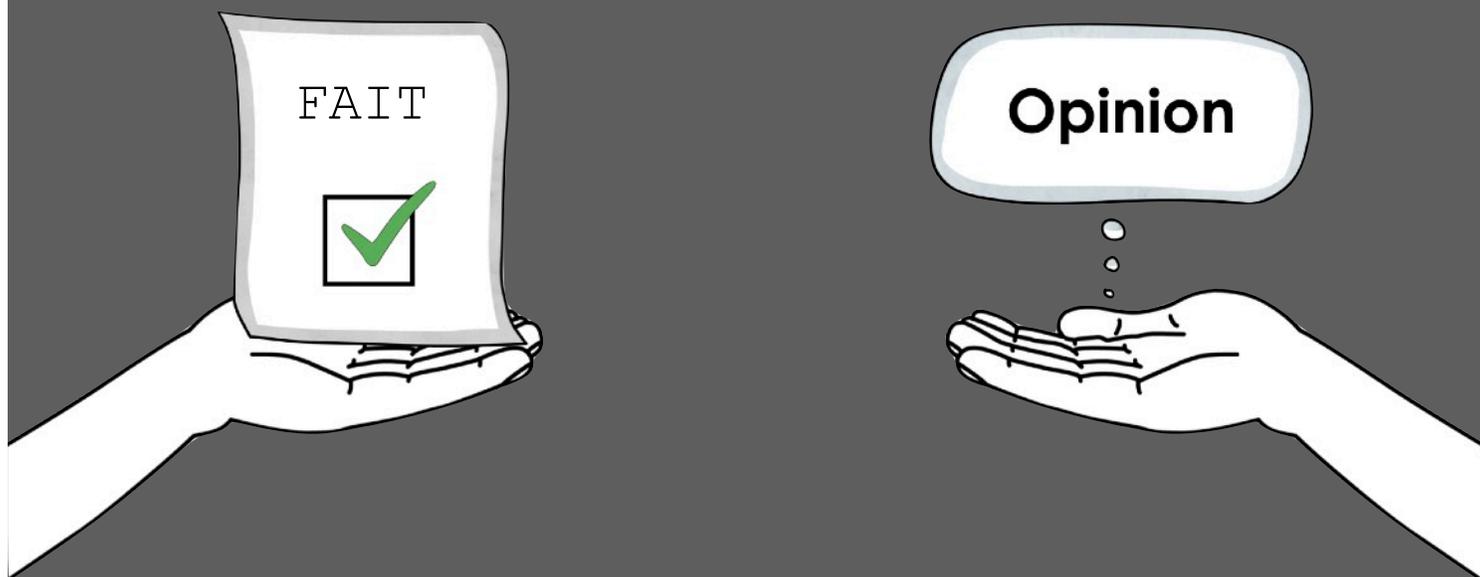
SORTIR DE L'OPINION

On a beau croire avoir tout vu ou tout entendu parce qu'on a été bombardé d'images en continu ou qu'on a navigué six heures par jour sur les médias sociaux, ce que l'on voit dans les médias et sur le Web ne représentera toujours que le regard d'un autre sur un monde qui est le nôtre. L'information en continu nous donne l'impression d'être au cœur de la nouvelle : cependant, son instantanéité et son absence de recul rendent difficile, voire impossible, de se faire une idée ou de se forger une opinion. Hypermédiatisés, nous le sommes tous, sous-informés, nous le sommes trop souvent aussi.

Combien d'élèves arrivent à l'école, chaque matin, en énonçant l'opinion d'un autre comme étant la leur ? Combien n'ont jamais réalisé que l'opinion qu'ils considèrent comme étant la leur n'est pourtant que celle d'un blogueur, un parent ou la manchette d'un média en ligne aperçue furtivement ? Que leur opinion n'est qu'une phrase entendue à la radio dans les 30 secondes que certaines stations consacrent à l'information ?

Pourquoi avons-nous cessé de nous questionner et tenons-nous tout pour acquis ? Pourquoi accordons-nous foi à tant d'idées reçues, exprimées ou pensées par d'autres ? Il est facile de constater qu'il ne suffit pas de vivre dans un monde médiatisé et mondialisé pour être ouvert et sensible à la réalité et à la culture humaine. Force est de constater que plusieurs personnes sont autres qu'elles-mêmes que leurs pensées sont celles d'un autre. Pour citer Oscar Wilde : «Rien ne semble plus rare aujourd'hui pour un homme qu'une opinion qui soit de lui».

Pourquoi avons-nous accepté de ne plus penser par et pour nous-mêmes et de ne plus avoir d'opinion qui soit réellement la nôtre ? La réponse habituellement entendue est que nous n'avons pas le temps de tout remettre en question, de tout penser ou repenser. Mais, au-delà de la question du temps, il reste celle de l'absence de désir de questionnement, celle de l'absence de désir de construire une réelle opinion et celle de l'absence de désir de réfléchir et de se confronter au monde. Plus facile et moins forçant de se conformer que de se confronter...



L'opinion reste une croyance, imaginaire ou fausse, elle correspond au jugement de valeur que quelqu'un porte sur quelque chose. Pourtant, au lieu d'énoncer une valeur ou un jugement, combien de ces «opinions» entendues quotidiennement ne sont que le fruit de la rumeur ou de la paresse intellectuelle ? D'ailleurs, combien de gens pensent réellement lorsqu'ils affirment : «Je pense que...» ?

En définitive, il est inquiétant de remarquer qu'au fond peu de gens ont réellement une opinion personnelle ; plusieurs semblent avoir troqué celle-ci pour une opinion publique, cette dernière n'étant qu'une pensée convenue qu'il faut énoncer en public ou, pire, le reflet des attitudes d'esprit dominantes dans la société.

Comment y remédier ? Par la curiosité intellectuelle et par le refus du refus de penser.

LES DEUX PRÉREQUIS DE L'ÉTHIQUE



ETRE un humain (pas les animaux)
On ne peut qualifier un crocodile d'amoral parce qu'il tue un humain....



AVOIR UNE CONSCIENCE (savoir que je sais)
Enfants (8 ans et moins) et lourds retards mentaux exclus.



«L'homme est condamné à chaque instant à inventer l'homme»

Si tu ne t'inventes pas, quelqu'un va t'inventer.

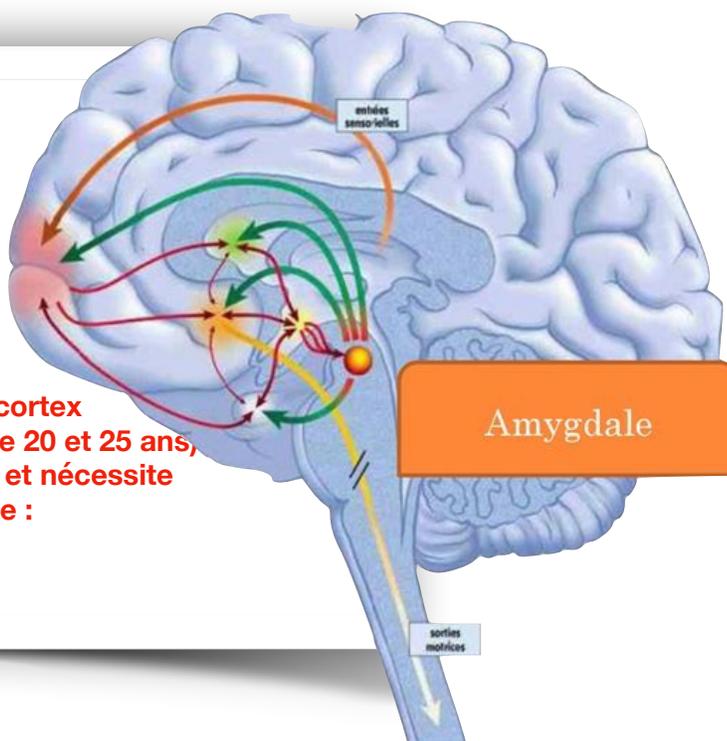
- Jean-Paul Sartre

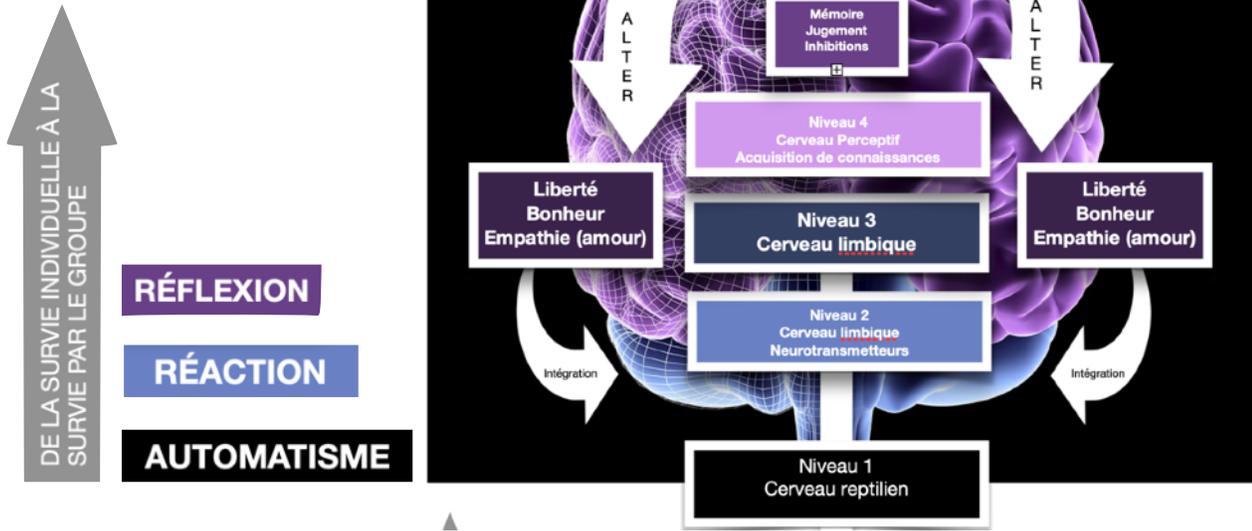
OÙ SE SITUE PHYSIQUEMENT LA MORALE DANS LE CERVEAU ?

Origine : désirs (neurotransmetteurs) dans l'hypothalamus et l'amygdale.

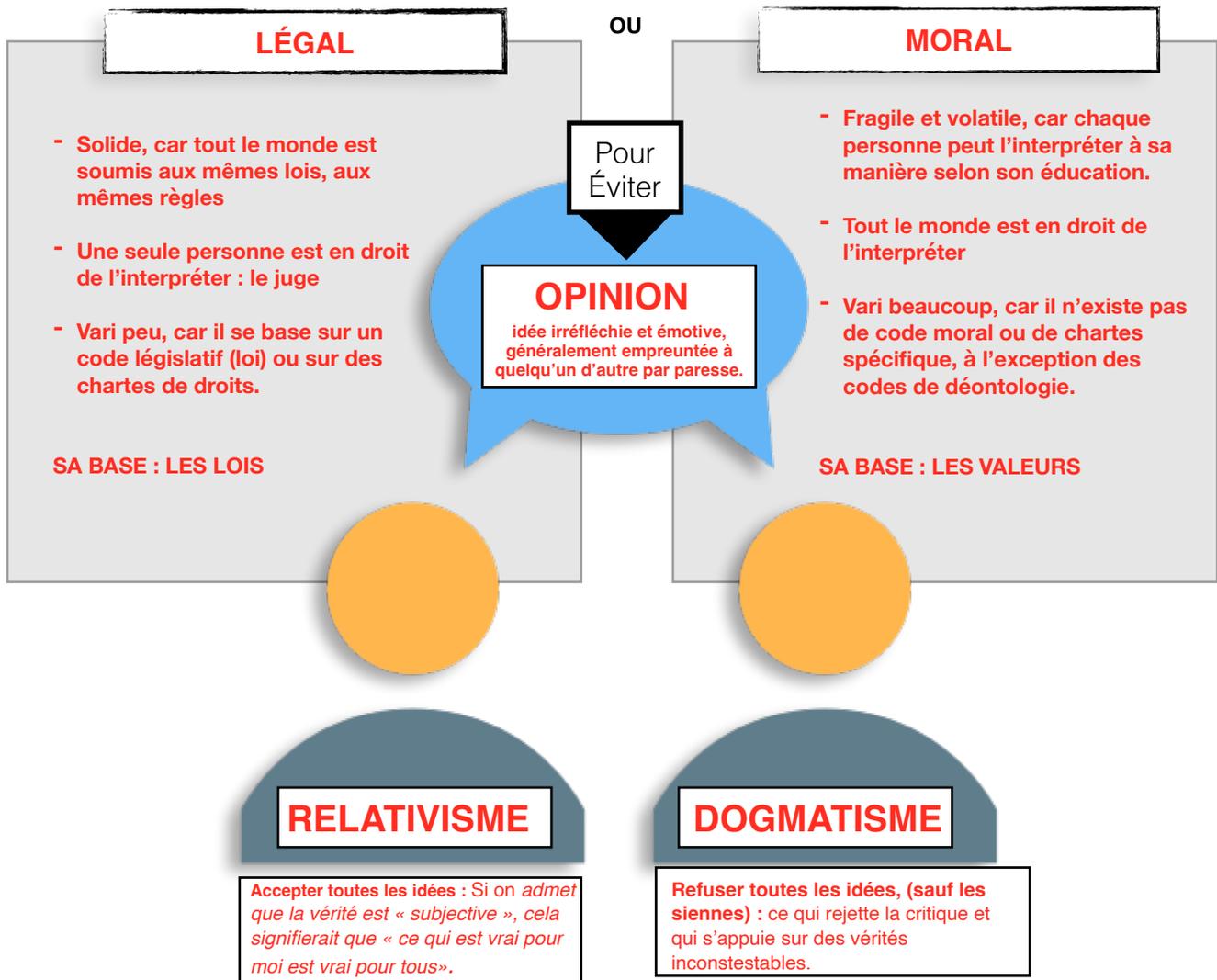
Le lobe frontal, plus particulièrement le cortex préfrontal (qui termine sa formation entre 20 et 25 ans, sert de cran d'arrêt aux comportements et nécessite entraînement et éducation de l'entourage :

- Encadrement + amour
- Décentrement de l'ÉGO





DEVANT UNE SITUATION ÉTHIQUE, ON SE RÉFÈRE AU...





Le relativisme culturel

Les tenants du relativisme culturel soutiennent que c'est l'approbation de la communauté—avec ses normes conventionnelles—qui détermine la vérité d'un énoncé. Ainsi, un acte moral pourrait être bien vu dans un pays, mais moins dans un autre. De plus, en ne jugeant pas qu'une conception est supérieure à l'autre, cette conception de l'éthique favorise la tolérance, pour le meilleur et pour le pire...

Le défi du relativisme moral

Les tenants du relativisme moral estiment qu'il n'y a pas de normes morales universelles. Pour eux, la moralité n'est pas objective, mais relative à l'opinion et au goût de chacun. Les désaccords autour de l'avortement, des mères porteuses, de la légalisation de la drogue et de la peine de mort sont vus comme autant des exemples qui viennent renforcer l'idée qu'il n'existe pas de vérités morales s'imposant à tous.



ATTENTION !!!

Il faut minimalement admettre que certains arguments sont meilleurs que d'autres. Il peut sembler bizarre de dire que des normes morales existent dans l'univers, indépendamment de nous. Ce qu'il faut bien voir, comme dirait Platon, c'est que ces normes ne sont pas sensibles, mais intelligibles : elles ne sont pas accessibles par les sens, mais par l'intellect. Or, les programmeurs, qui apprécient souvent les mathématiques, savent que certaines choses sont universellement vraies—comme le théorème de Pythagore. Pourquoi n'en irait-il pas de même avec l'esclavage? Il est et sera toujours inacceptable.



Martin Gilbert
Éthicien et philosophe

Les deux grands interdits de la morale

Deux comportements qui sont TOUJOURS injustifiables, peu importe le contexte, la culture, l'époque



VIOL



MEURTRE

Ce à quoi certains philosophes ajoutent :



ESCLAVAGISME

... en dehors des deux grands interdits, la mesure éthique (ou morale) de notre comportement est basée sur nos :

VALEURS

Les valeurs : la matière première de l'éthique

Adaptation d'un texte de René Villemure, éthicien et philosophe

On ne peut parler d'éthique sans parler de valeurs, car celles-ci constituent le fondement, on pourrait dire la raison ultime, sur lequel une prise de décision doit s'appuyer. Les valeurs, en matière d'éthique, deviennent le critère de «ce à quoi l'on tient». Il faut toutefois prendre garde, car «ce à quoi l'on tient» n'est pas toujours aussi bon qu'on le pense. Les valeurs sont des choix qui forcent des choix. Une personne ou une entreprise choisissent elles-mêmes de tenir à certaines valeurs, ce qui devra orienter leurs décisions et leurs préférences.

L'éthique consiste à prendre une décision, à faire un choix ou à énoncer une préférence et le critère d'évaluation de ce choix sera toujours la valeur. D'ailleurs, dans le mot «évaluation», on trouve le même sème que dans le mot «valeur». Une valeur est un phare qui doit guider une personne ou un groupe de personnes et fournir un éclairage au décideur lorsque celui-ci fait face à l'incertitude, que la situation n'est pas claire ou qu'aucune balise réglementaire ou légale ne s'applique.

Une valeur est un élément que l'on trouve beau, bon et souhaitable. La valeur est exigeante, mais c'est quelque chose de bien et qui représente le Bien.

Il faut toutefois être prudent afin de bien distinguer les valeurs qui sont personnelles, applicables aux décisions personnelles, des valeurs collectives, destinées à favoriser le Vivre-ensemble. Parmi les valeurs collectives, on peut également trouver les valeurs propres à un groupe en particulier, comme les valeurs d'une entreprise ou d'une association. Ces dernières devront toutefois favoriser le Vivre-ensemble des membres du groupe avec les autres groupes plutôt que les relations entre les individus un à un.

Afin d'être qualifiée d'éthique, une valeur doit absolument deux caractéristiques suivantes:

- elle doit avoir un contenu nécessairement moralement positif:
- elle doit représenter ou contenir sa propre raison d'être ou, pour le dire autrement, la valeur doit être accomplie pour elle-même.

Par exemple, si Émilie dit qu'elle est honnête (il s'agit d'une valeur personnelle), on comprendra facilement que l'honnêteté a un contenu nécessairement moralement positif, car il est impossible pour Émilie d'être honnête malhonnêtement. En second lieu, si l'on demandait à Émilie pourquoi elle est honnête, elle répondrait forcément: «Parce que je suis honnête, c'est tout.» En effet, il n'y a pas d'autre raison d'être honnête que l'honnêteté elle-même. L'honnêteté est le bout du chemin, elle représente la finalité des actions d'Émilie.



D'où proviennent nos valeurs?

DE NOTRE ÉDUCATION :

MÉDIAS-SOCIÉTÉ
ÉPOQUE

PARENTS-
FAMILLE

AMIS-GANG



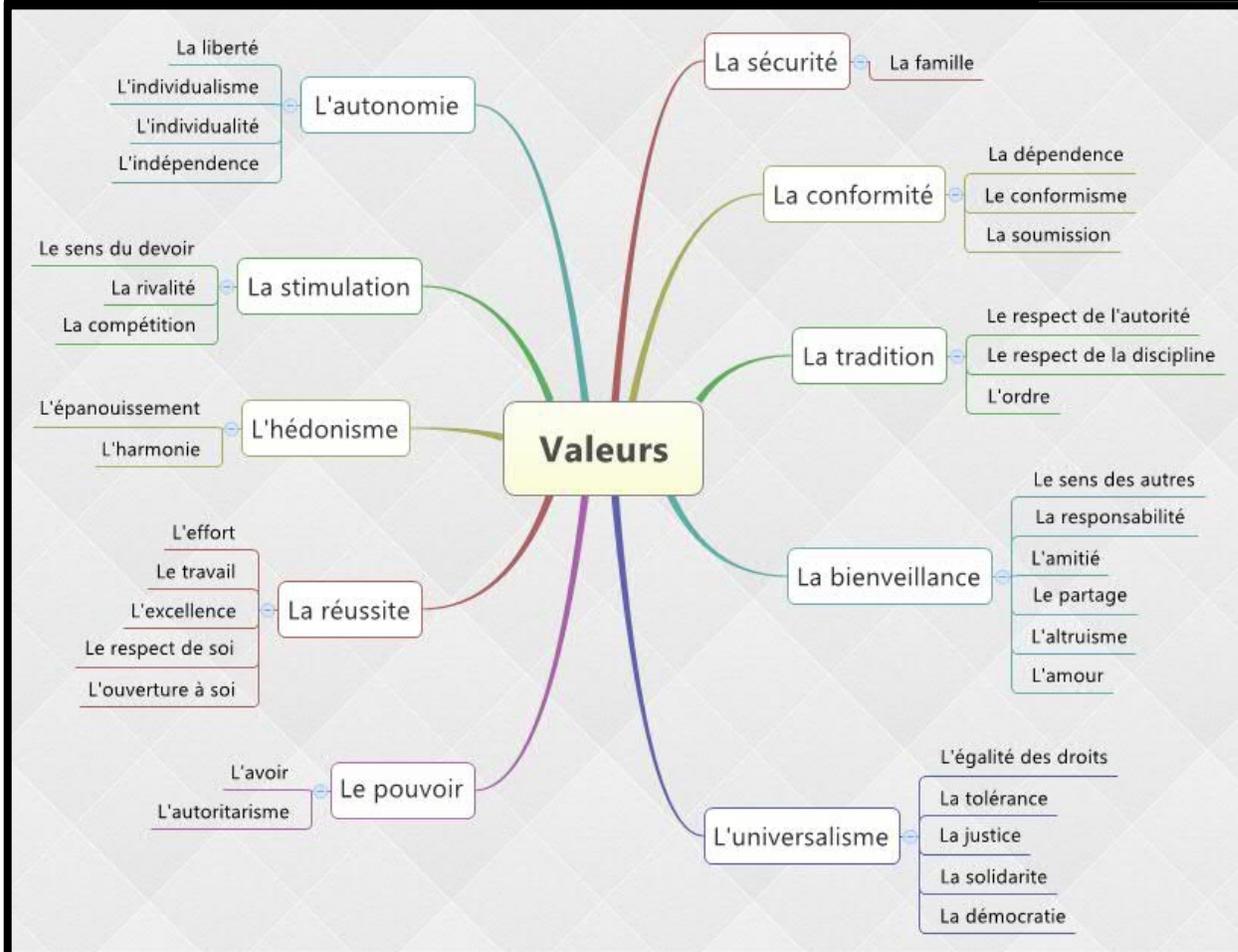
« SI DIEU EXISTE, D'OÙ VIENT LE MAL ? S'IL N'EXISTE PAS, D'OÙ VIENT LE BIEN ? »
- LEIBNIZ



Shalom H. Schwartz

Psychologue

La classification des valeurs de base et universelles



LES VALEURS

Importance qu'on attache à quelque chose ou un principe idéal qui sert de référence aux membres d'une communauté. Une valeur morale est un choix qui guide le jugement moral. Ces valeurs morales sont créées et transmises par les idéologies, les religions et les sociétés humaines. Certaines de ces valeurs morales se veulent universelles.

Définition : _____

Cette notion est issue du latin *valere* : « valoir », lui-même dérivé du grec *axios* : « ce qui est digne d'être estimé »

PROBLÈME : NOUS N'AVONS PAS TOUS LES MEMES (valeurs), elles sont relatives, mais convenons tout de même que certains sont plus grandes que d'autres (celles qui visent l'universel).

LES PRINCIPALES VALEURS HUMAINES

CLASSIFICATION «DROITE / GAUCHE»

ETRE (SUJET)

VALEURS ORIENTÉES VERS AUTRUI (ALTER)

FONDEMENT : _____

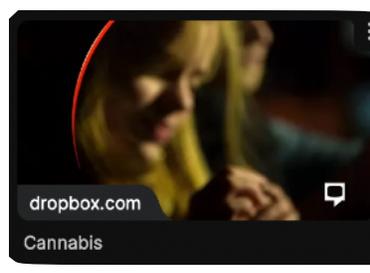
AVOIR (OBJET)

VALEURS ORIENTÉES VERS SOI (EGO)

FONDEMENT : _____

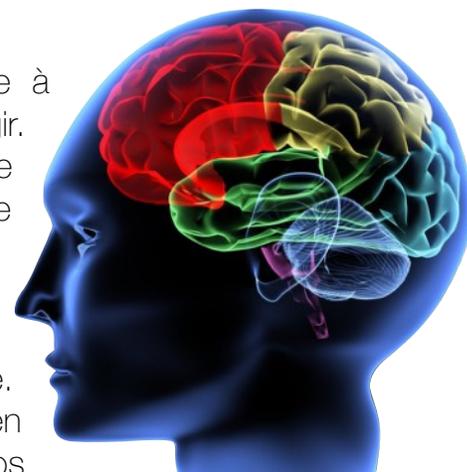


Des exemples de conflits de valeurs...



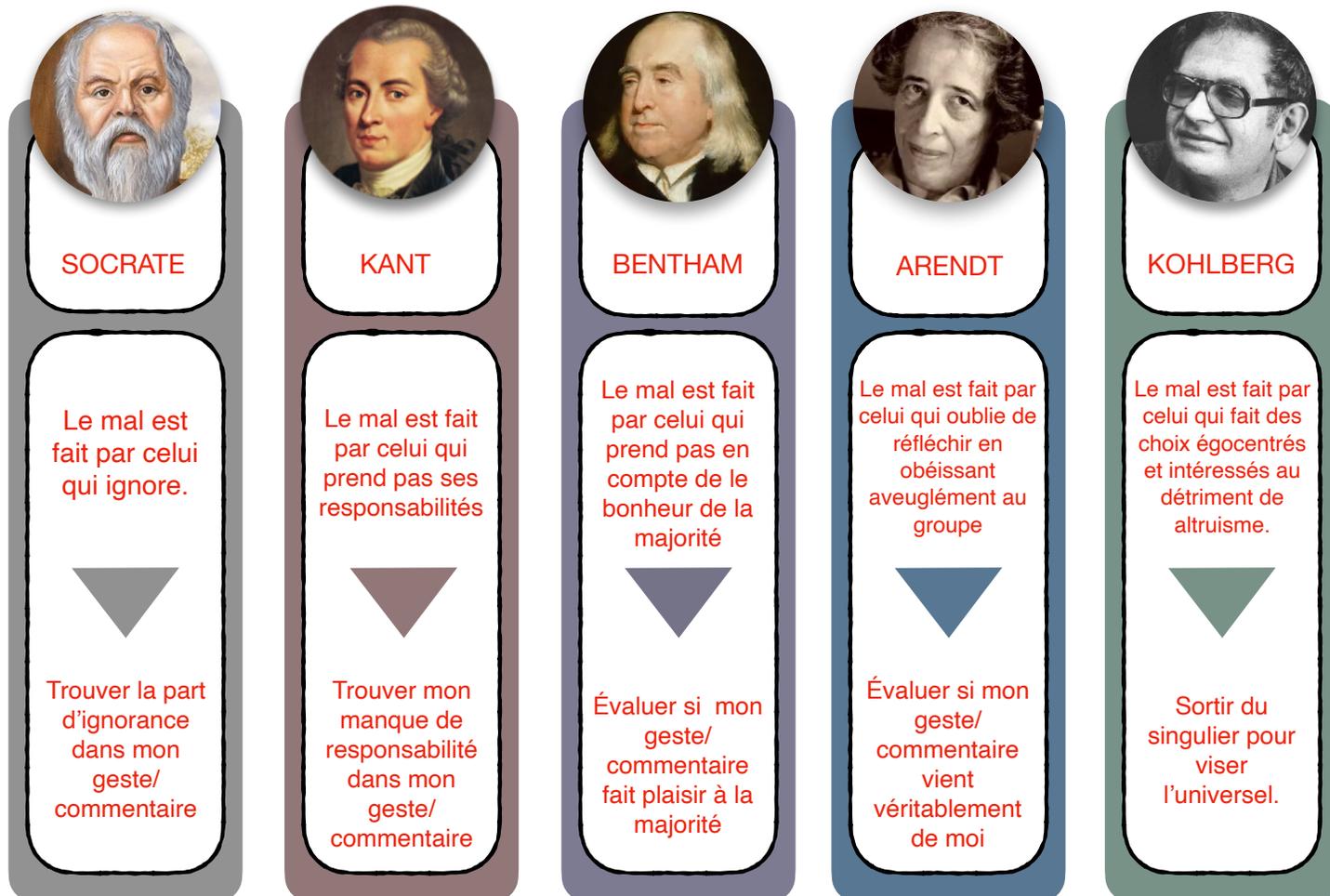
LA CONSCIENCE MORALE : LE BIEN SELON ...

La conscience morale représente la capacité d'une personne à prendre en considération le point de vue des autres avant d'agir. Grâce à la conscience morale, une personne est capable d'évaluer les conséquences de ses gestes sur les autres et de comprendre si ce qu'elle fait est bien ou mal.



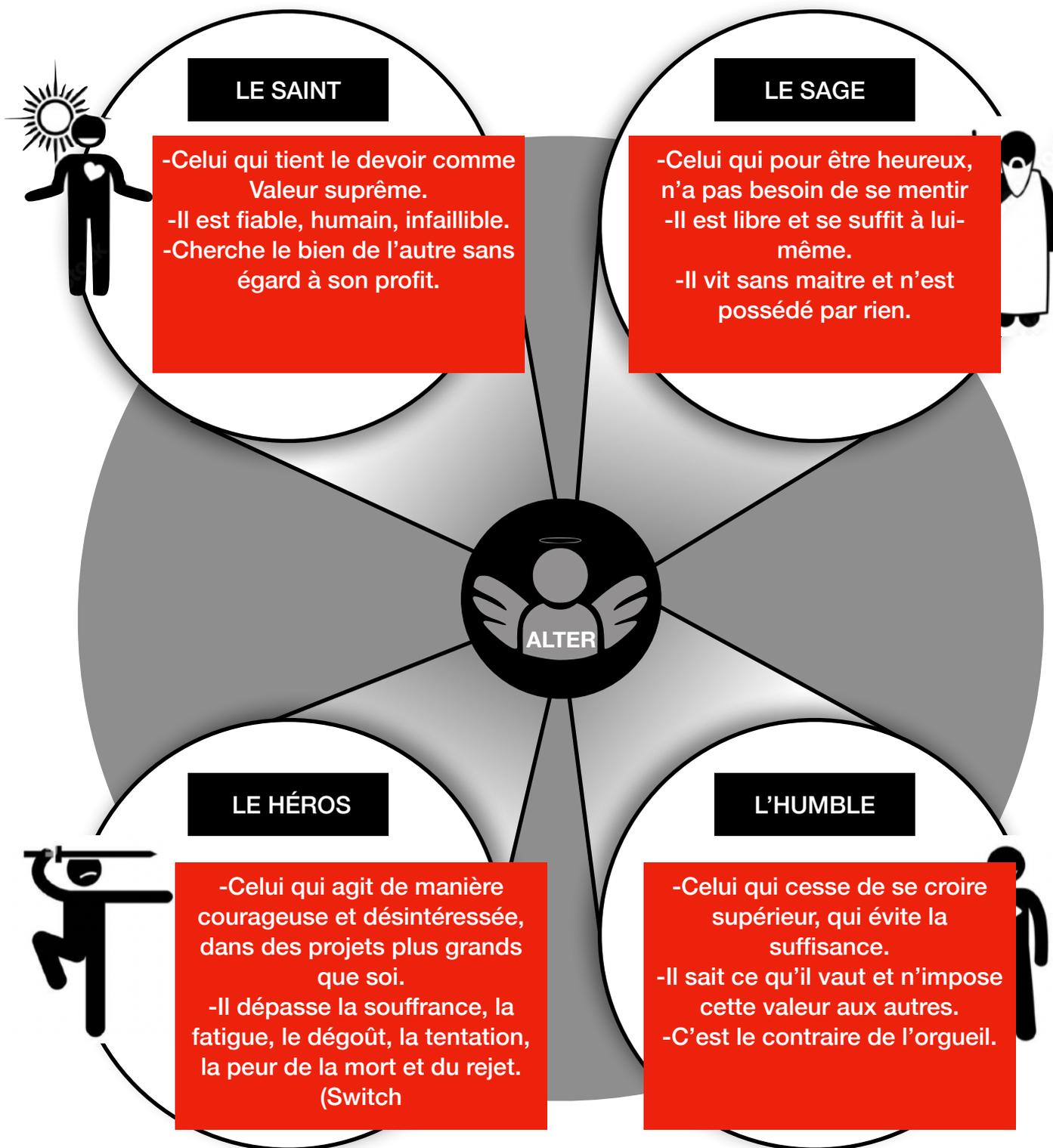
La conscience morale est donc la faculté de juger du bien et du mal. Il ne faut pas la confondre avec la conscience psychologique. La conscience psychologique est l'intuition de ce qui se passe en nous-même, non seulement de nos actions mais de nos sensations, de nos émotions, de nos pensées; la conscience morale est l'appréciation de nos seules actions et aussi des actions d'autrui. La première est un témoin, la seconde est un juge. La conscience morale est le propre de l'humain, elle n'apparaît pas dès l'origine et ne s'exerce pas toujours. La conscience morale juge nos semblables aussi bien que nous.

Voyons maintenant, les principales théories traitant de la conscience morale et les philosophes qui y sont rattachés :



LES 4 INCARNATIONS DU BIEN

André Comte-Sponville



À L'ORIGINE DE L'ÉTHIQUE

Du code de Hammurabi aux dix commandements

Le Code de Hammurabi est un texte juridique babylonien daté d'environ 1750 av. J.-C., à ce jour le plus complet des codes de lois connus de la Mésopotamie antique. Il a été redécouvert en 1901-1902 à Suse en Iran, gravé sur une stèle de 2,25 mètres de haut comportant la quasi-totalité du texte en écriture cunéiforme et en langue akkadienne, exposée de nos jours au musée du Louvre à Paris. Il s'agit en fait d'une longue inscription royale, comportant un prologue et un épilogue glorifiant le souverain Hammurabi, qui a régné sur Babylone d'environ 1792 à 1750 av. J.-C., dont la majeure partie est constituée de décisions de justice.

Recueil de 282 arrêts écrits en langue babylonienne. Il a fortement influencé le droit du Proche-Orient ancien et notre morale patriarcale actuelle. Le code reprend le principe du talion «œil pour œil et dent pour dent» pour le droit criminel. La plupart de ces lois, très sévères, auraient grandement influencé la rédaction de la bible un millénaire plus tard...



Liens avec la Bible

Les articles du Code de Hammurabi peuvent être rapprochés avec ceux des textes juridiques de la [Bible hébraïque](#). Les formulations caractéristiques des «codes» mésopotamiens s'y retrouvent, de nombreuses similitudes avec le Code de Hammurabi, ce qui a pu faire supposer qu'il était plus ou moins inspiré de celui-ci. Les rédacteurs de la bible auraient eu sous les yeux le Code de Hammurabi qui aurait été leur principale source d'inspiration pour la formulation et l'organisation du texte, à partir de copies circulant au proche-orient.

LES 10 COMMANDEMENTS

TU N'AURAS PAS D'AUTRES DIEUX FACE À MOI.
 TU NE TE FERAS POINT D'IMAGE TAILLÉE, NI DE REPRÉSENTATION.
 TU N'INVOQUERAS POINT LE NOM DE L'ÉTERNEL, TON DIEU, EN VAIN.
 SOUVIENS-TOI DU JOUR DU REPOS, POUR LE SANCTIFIER.
 HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE
 TU NE TUERAS POINT.
 TU NE COMMETTRAS POINT D'ADULTÈRE.
 TU NE DÉROBERAS POINT.
 TU NE PORTERAS POINT DE FAUX TÉMOIGNAGE CONTRE TON PROCHAIN.
 TU NE CONVOITERAS POINT LA MAISON DE TON PROCHAIN, NI SA FEMME.



Richard Dawkins

Biologiste - évolutionniste

- Trouve du plaisir dans ta vie sexuelle (dans la mesure où elle ne fait de tort à personne) et laisse les autres jouir de la leur en privé quels qu'en soient les penchants, qui ne te regardent pas.
- N'exerce pas de discrimination et d'oppression fondée sur le sexe, la race, ou (autant que possible) l'espèce.
- N'endoctrine pas tes enfants. Apprends-leur à penser par eux-mêmes, à évaluer les faits et à ne pas être d'accord avec toi.
- Apprécie l'avenir sur une échelle de temps plus grande que la tienne.



10 commandements de l'athéisme



- 1- Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent.
- 2- En toutes choses, efforce-toi de ne pas nuire.
- 3- Traite tes frères humains, tes frères les êtres vivants, et le monde en général avec amour, honnêteté, fidélité et respect.
- 4- Ne ferme pas les yeux sur le mal, et n'hésite pas à exercer la justice, mais en étant prêt à pardonner à ceux qui reconnaissent librement leurs torts et qui le regrettent sincèrement.
- 5- Vis ta vie dans la joie et l'émerveillement.
- 6- Cherche toujours à apprendre du nouveau.
- 7- Teste tout ; vérifie toujours tes idées à la lumière des faits, et sois prêt à rejeter même une croyance qui t'est chère si elle n'est pas conforme à ces idées.
- 8- Ne cherche jamais à censurer ceux qui ne pensent pas comme toi, ou à te couper d'eux ; respecte toujours le droit des autres à être en désaccord avec toi.
- 9- Fais-toi des opinions indépendantes en te fondant sur ta raison et sur ton expérience ; ne te laisse pas conduire aveuglément par les autres.
- 10- Remets tout en question.

- Sois ouvert d'esprit et prêt à changer tes croyances lorsque des démonstrations sérieuses s'y opposent. Peu importe tes opinions, la méthode scientifique reste la plus solide voie pour expliquer le monde (malgré son imperfection).
- Efforce-toi de faire la différence entre ce qui est vrai et ce que tu aimerais être vrai. Fais la même chose avec le bien et le beau.
- Comprends que ce n'est pas parce que tu aimes une chose que cette chose est bonne pour toi
- Pense davantage universellement (nous), que singulièrement (je).
- Prends le temps de t'excuser lorsque tu commets une faute ou que tu blesses quelqu'un. Demander pardon est une grande force de caractère.
- Chaque personne a le droit fondamental de disposer de son propre corps comme il l'entend, mais pas de l'imposer aux autres, particulièrement en public.
- L'univers n'a pas l'obligation d'avoir un sens, même si tu en réclames un.
- Donne plus que tu ne prends, en t'efforçant de par tes actions de tirer les gens vers le haut, non vers le bas.
- Ne sois l'esclave de rien ni personne; apprends qui sont tes maîtres.
- Crains les algorithmes et sois à l'affût de la dépendance numérique : si le produit est gratuit, c'est toi le produit.
- N'instrumentalise personne. Les humains sont des sujets, non des objets... des fins, non des moyens
- Aie le courage de combattre le mal, parfois même au péril de ta réputation ou de ta santé.
- Il existe plusieurs façons de vivre et de concevoir l'existence. La tienne n'est pas nécessairement la meilleure.
- Laisse le monde plus joli que tu ne l'as trouvé.
- Préconise la collaboration à la compétition : la seule personne pour qui tu dois être meilleure est la personne que tu étais hier.
- Il existe deux façons de donner du sens à tes actes : «construire» ou «détruire». Choisis la première (amour) en évitant la seconde (haine et violence).
- Ne juge uniquement les choix des personnes et non les personnes.
- Soigne tes blessures narcissiques, sinon elles te hanteront et blesseront les autres.
- Prends la peine d'aller à la rencontre des gens qui sont différents de toi.
- Traite les femmes de la même manière que tu traites ta mère, ta soeur, ta conjointe.





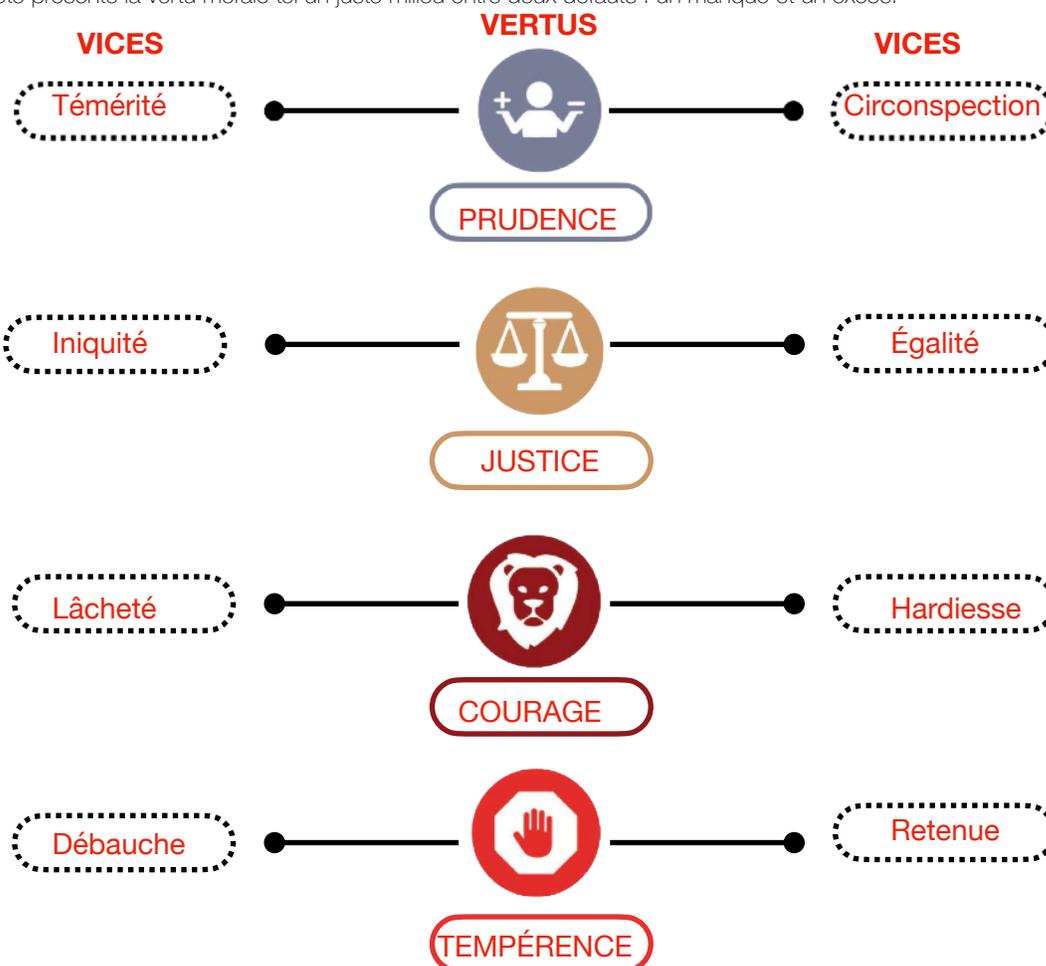
LES VERTUS

Définition : _____

LES ORIGINES : LES VERTUS CARDINALES CHEZ LES GRECS DE L'ANTIQUITÉ

Pour le philosophe grec Aristote, les vertus morales naissent dans les bonnes habitudes, elles sont apprises au contact d'un entourage bienveillant. Il faut apprendre à lutter contre ses désirs et ainsi avoir des bonnes habitudes. Aucune vertu (qualité morale) ne s'acquiert sans intervention extérieure. Elles ne sont pas naturelles ou innées. Pour faire une bonne action, la personne doit avoir conscience de son geste, elle doit agir volontairement, naturellement et sans hésitation (il existe selon lui une différence entre une bonne personne et une personne raisonnable). Pour lui, une personne réellement bonne agira convenablement et aura du plaisir à le faire.

Aristote présente la vertu morale tel un juste milieu entre deux défauts : un manque et un excès.



Les vertus demandent à reconnaître ce qui est authentiquement bien, en dehors de nos passions et nos désirs propres. C'est la capacité de vivre un certain nombre de principes et de valeurs dans la vie quotidienne dont la pratique permet de mener une vie morale, c'est-à-dire d'agir en conformité avec ce qui est juste et convenable. C'est un savoir pratique composé de quatre qualités dont l'aboutissement commun est la sagesse.

Règle la sensibilité téméraire.



Étymologiquement, la *phronésis* désigne «l'acte de penser». La prudence est une vertu intellectuelle : c'est la disposition qui permet de délibérer sur ce qu'il convient de faire, en fonction de ce qui est jugé bon ou mauvais. De la prudence viennent la maturité et le bon sens. Les Grecs y voyaient une *science*, celle des choses à faire et à ne pas faire.

Règle la sensibilité altruiste.



Étymologiquement, la justice désigne «ce qui conforme au droit». Elle serait un **comportement** alliant respect et équité à l'égard d'autrui. Cette **valeur universelle** rendrait l'**être humain** apte à évaluer et juger les décisions et les actions, pour lui-même et pour autrui. La justice consiste à donner à chaque partie (et à chaque humain) la place qui lui revient dans le tout, elle consiste à conformer nos actions aux lois afin de conserver le bonheur pour la communauté.

Règle la sensibilité combative.



Étymologiquement, le courage fait référence au à «celui qui a du coeur». Cette vertu consiste à reconnaître et ensuite à faire ce qui est juste. Le courage demande à se risquer, à s'exposer, à se lancer malgré la peur.

Règle la sensibilité jouissive.



Étymologiquement, la tempérance désigne la «sobriété» ou la «modération». Elle est nécessaire à l'harmonie intérieure, à la beauté intérieure, et à la santé du corps. Elle permet d'éviter la démesure, les comportements violents inspirés par les désirs et les **passions**. C'est une connaissance de soi et de ses limites. Elle permet à chaque humain de faire triompher son « moi supérieur » sur son « moi inférieur ». La vertu de tempérance fait en sorte que le corps et nos sens trouvent la juste place qui leur revient dans l'être humain..

L'AJOUT DES VERTUS THÉOLOGALES DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Les trois **vertus théologiques** sont, selon la tradition chrétienne, des guides à la foi des croyants dans leur rapport au monde et à Dieu. Leur source, dans le Nouveau Testament, se trouve dans la *Première épître aux Corinthiens* de Paul. Avec les quatre vertus cardinales, elles forment les vertus catholiques. Inspiré d'Aristote, c'est le célèbre moine Thomas d'Aquin qui agencera cette célèbre base des idéaux moraux chrétiens.



St-Thomas d'Aquin
1225-1274



L'ESPÉRENCE



FOI



CHARITÉ

LES SEPT VICÉS DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE (péchés capitaux).

Pour faire opposition aux vertus, l'Église catholique ajoute les vices dans ses dogmes usuels. C'est le pape Grégoire le Grand, en 600 après J.C., qui fixa le nombre de péchés à sept, déclarant l'orgueil comme le plus grand des vices. La liste des péchés fût définitivement fixée au début du 13e siècle par Thomas d'Aquin, religieux de l'ordre dominicain.



Grégoire le grand
540-604

1

Colère



2

Gourmandise



3

Avarice



4

Luxure



5

Orgueil



6

Envie



7

Paresse





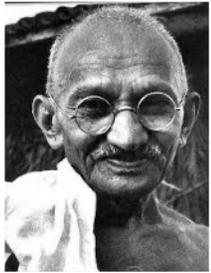
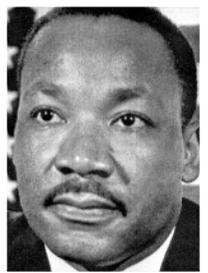
Malala Yousafzai



Denis Mugwege



Frida Kahlo



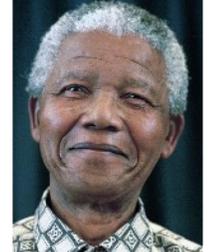
Rosa Parks



Cath. Russie



Raif Badawi



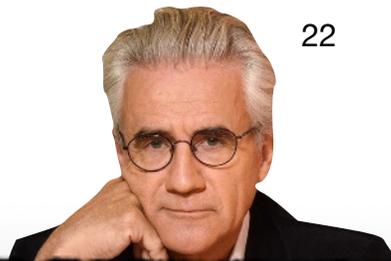
Thérèse Casgrain



Indira Gandhi

LES 7 VICES ET VERTUS MODERNES

André Comte-Sponville



VICES (péchés capitaux, fautes majeures...)



ÉGOISME

Avoir l'incapacité d'aimer quel'un d'autre, ou de l'aimer autrement que pour son bien personnel. Faire passer le moi avant le nous.



FANATISME

Avoir un dévouement absolu et exclusif à une cause qui pousse à l'intolérance et qui ouvre à la violence



LACHETÉ

Avoir l'incapacité à surmonter la peur alors qu'il est possible de lui résister. C'est fuir le danger ou profiter de la faiblesse d'autrui.



MAUVAISE FOI

Avoir l'habitude à mettre nos actes sur le compte de quelque chose d'extérieur à nous, donc de nier notre responsabilité.



SUFFISANCE

Avoir une opinion très avantageuse de soi-même, plus grande qu'elle ne l'est objectivement et qui se dessine au détriment des autres.



CRUAUTÉ

Avoir la tendance à aimer voir souffrir, ou à produire de la méchanceté gratuite.



VEULERIE

Avoir le courage bas, l'énergie basse, la volonté au tapis, l'incapacité à ne pas prioriser les plaisirs faciles.

VERTUS (qualités morales supérieures...)



ALTRUISME

ETRE disposé à s'intéresser à autrui, à manifester de la générosité et du désintéressement



OUVERTURE

ETRE réceptif à ce qui vient de l'extérieur, à la Nouveauté, différence



COURAGE

ETRE enclin à avancer malgré la peur, à se battre pour la juste cause.



AUTHENTICITÉ

ETRE sincère, vrai, intègre, inébranlable. Qualité de celui qui vit de principes, qui ne joue un rôle.



HUMILITÉ

ETRE disposé à reconnaître ses faiblesses et de pas se croire supérieur aux autres.



GENTILLESSE

ETRE porté par une délicate reconnaissance de l'autre.



ENGAGEMENT

ETRE en action pour la cause juste.

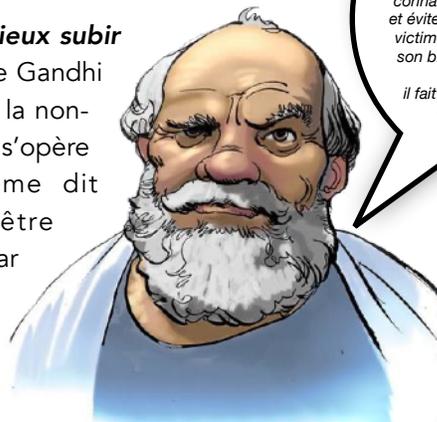


LE BIEN SELON SOCRATE (ET PLATON)



Socrate montre que nul ne choisit le mal exprès, ne fait le mal volontairement, mais seulement par ignorance.

Socrate n'hésite pas à dire qu'*il vaut mieux subir l'injustice de que la commettre*, ce que Gandhi répètera et montrera dans la théorie de la non-violence. C'est grâce à l'éducation que s'opère la conversion intérieure de l'homme dit «mauvais». Un homme ne peut être foncièrement mauvais, il ne l'est que par de mauvaises *tendances ou parce qu'il ignore quelque chose dans la situation morale qui se présente à lui.*



On ne peut pas vouloir faire le mal : celui qui fait le mal ne sait pas qu'il le fait, et se trompe : il veut faire le bien, mais il prend le mal pour le bien. Celui qui connaît le bien le fera nécessairement, et évitera le mal. Celui qui fait le mal est victime d'une illusion : voulant le bien, son bien, soit entendu comme plaisir, soit comme bonheur, il fait le mal, le prenant pour le bien. On ne peut vouloir le mal, mais seulement le bien.



Comme Platon, Socrate affirme que **toute volonté recherche le bien** et n'est qu'indirectement et non par intention délibérée qu'il peut commettre le mal. Comme on cherche à enlever un obstacle qui nous barre la route, on fait du mal à celui qui entrave nos désirs. Ce que Socrate soutient, c'est que de son propre point de vue, tout humain cherche ce qui est bon et croit faire ce qui y contribue. Du point de vue de son propre système de valeur, personne ne cherche ce qui est mauvais. L'adage célèbre de Socrate dit que **nul n'est méchant volontairement**. Pourquoi ? Parce qu'une telle volonté ne saurait être réfléchie, tout être intelligent, tout être doué de réflexion, ne peut rechercher dans son action autre chose que ce qu'il juge comme étant son bien. **Si chacun commence par être sa propre lumière et l'arbitre de ses décisions, il cherchera nécessairement ce qui lui paraît bon.** Je ne peux que me vouloir du bien. Par conséquent, celui qui recherche quelque chose de « mal », ce qui est susceptible de lui causer un tort, ou de causer un tort à d'autres, **se trompe**. S'il était réellement lucide, s'il savait vraiment que c'est un mal, il ne le voudrait pas. Nul ne veut éprouver du mal, être malheureux et souffrir.

Ainsi, Socrate montre que nul ne choisit le mal exprès, ne fait le mal volontairement, mais seulement **par ignorance**. Ainsi, la vertu, la bonne conduite, suppose une au minimum un sens de la *mesure*, capable de nous affranchir de l'apparence ou de l'impression du moment, afin de faire un **choix éclairé**. L'ignorant s'égare et commet des erreurs. Il n'a pas le sens de la mesure, alors que précisément, le plus simple degré de la sagesse est de garder le sens de la mesure.

L'ignorance est un foyer chaotique d'action parce qu'elle est aveugle et inconsciente.

LE BIEN SELON KANT



L'éthique kantienne fait référence à une théorie déontologique éthique développée par le philosophe allemand Emmanuel Kant qui est basée sur le principe que le bien n'est possible qu'en présence d'une **bonne volonté**. En examinant la conscience morale commune, **Kant** dégage le fait que rien ne peut être «bien» en présence d'une inclination sensible (désir, penchant, émotion). Le bien doit donc être purement rationnel, doit provenir de la tête et non du cœur.

Il faut donc fonder la morale sur des **principes forts** aussi peu nombreux que possible : telle est l'ambition de la déontologie de Kant. Le mot «déontologie» provient des termes grecs «devoir» (deon) et «connaissance» (logos). Dans le champ de la philosophie morale, il désigne une famille de théories qui mettent l'accent sur la notion de devoir et sur les responsabilités d'un individu au sein d'une société.

Pour Kant, le «bien» est lié à ce que nous devrions faire et par le type d'actions que nous devrions accomplir, sans égard au contexte ou aux conséquences. Agir tel un robot programmé pour le bien de la société.

PRINCIPE DE RESP.



«Ne pas traiter une personne humaine comme un moyen pour arriver à ses fins (respect absolu)».

IMPÉRATIF CATÉGORIQUE

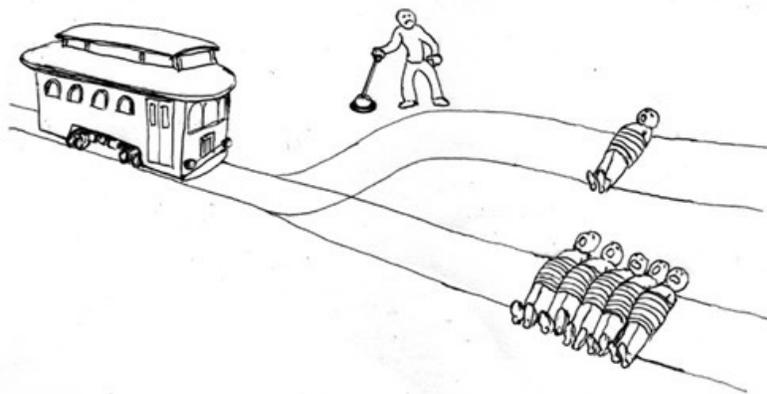


Ne jamais mentir et agir en premier lieu selon des principes humains (altruisme) envers tout le monde sans égard à ses sentiments.

RÈGLE D'OR



«Agis selon la maxime qui peut en même temps se transformer en loi universelle». Je me dois d'agir avec les autres, comme j'aimerais que les autres agissent avec moi.



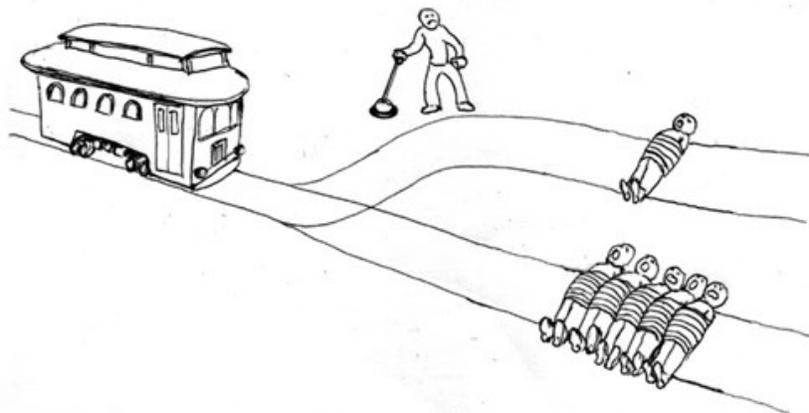
LE BIEN SELON BENTHAM



Bentham dit que l'action bonne est celle qui contribue à augmenter la somme totale de bonheur dans le monde et l'action mauvaise celle qui aboutit à une diminution du bonheur total...

Le plus grand bonheur pour le plus grand nombre : cette morale, aussi appelée «utilitariste» est presque mathématique : c'est la règle du 50%+1 qui prévaut. Elle prône l'égalité et non la justice entre les individus. Étant donné que le bonheur et le plaisir sont à la source de cette théorie morale, il incombe de tenir compte que plus faible est la souffrance dans une décision (pas individuelle, mais collectivement), meilleure elle est.

Elle s'attarde davantage à mesurer les conséquences (les effets) d'un acte moral, au lieu de trop s'attarder sur des principes ou sur la volonté qui précède le geste.



LE BIEN SELON ARENDT



Pour elle, notre civilisation axée sur la rapidité, l'efficacité et la compétition contribue à annihiler la conscience morale. Conformité au groupe, obéissance aux ordres à l'intérieur d'une hiérarchie, primauté du moi sur le nous, peut transformer l'homme banal en monstre. Pour Arendt, le bien est d'être capable d'utiliser sa pensée, de vaincre ses peurs, particulièrement dans des contextes qui nous poussent à faire comme tout le monde et à répondre à l'effet du groupe.

"C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal."

Hannah Arendt - 1906-1975 - Les origines du totalitarisme, 1951

"Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible."

Hannah Arendt - 1906-1975 - Les origines du totalitarisme, 1951

Hannah Arendt et la «banalité du mal»



La «Banalité du mal» ? Voilà donc une expression des plus paradoxales. Utilisée pour la première fois par Hannah Arendt à l'occasion du procès de Eichmann, responsable nazi capturé à Buenos Aires en mai 1960 par les services secrets israéliens, et jugé à Jérusalem en avril 1961. Jusqu'ici on connaissait le mal radical selon Kant par exemple, qui était la subordination de la raison aux passions. Mais avec la nouvelle approche du mal, selon Arendt, les choses se compliquent.

Hannah Arendt était juive. Elle ne s'attendait pas à rencontrer l'homme qu'elle vit dans le box des accusés. Peut-être s'attendait-elle à y trouver le « diable », ou tout du moins l'un de ces hommes monstrueux, au caractère indéfinissable, d'une cruauté et d'un cynisme sans précédents. Le spectacle fut, à son grand étonnement, tout l'inverse. Cet homme qui avait joué un rôle non négligeable dans la déportation des juifs, durant la Seconde Guerre mondiale, demeura à ses yeux, pour le moins médiocre, avant tout préoccupé par sa carrière : un bourgeois, ni bohème, ni criminel sexuel, ni fanatique pervers, pas même un aventurier.

Hannah Arendt le décrivit comme des plus ordinaires. Un homme commun, moyen, sans la moindre envergure exemplaire. D'une banalité si affligeante que cela rejaillissait sur les actes mêmes pour lesquels on l'incriminait. Le problème philosophique se profile déjà à l'horizon : si cet homme qu'elle décrit est si banal, alors que dire de ce qu'il a accompli ? Est-ce qu'on peut dire que c'est également banal ? La réponse donnée dans son ouvrage à propos de Eichmann pourra choquer le lecteur non averti. Oui ! Adolf Eichmann est l'auteur d'un mal d'une grande banalité.

Dans son rapport sur ce procès retentissant, la réflexion de Hannah Arendt tend à mesurer l'extrême difficulté à juger de crimes aussi insupportables, car dit-elle, les criminels étaient si ordinaires. Voilà donc posé la plus grande interrogation pour la pensée : tous ces gens incriminés pour des crimes d'une gravité exemplaire, étaient d'une banalité si confondante, que cela rendait la question du génocide encore plus terrifiante. Certes, «il eut été réconfortant de croire qu'Eichmann était un monstre» écrit-elle. Pourtant, beaucoup comme lui, lui ressemblaient «ni pervers, ni sadiques». Ces gens étaient «effroyablement normaux».

La «banalité du mal» est un concept philosophique d'une importance sans précédent, car il pose donc la possibilité de l'inhumain en chacun d'entre nous. En cela, il est certes, novateur. Novateur et précisément attaché au 20^{ème} siècle, parce que cette possibilité de l'inhumain émerge nécessairement de la nocivité d'un système totalitaire, et suppose que le crime soit commis dans des circonstances telles, que les « criminels » ne puissent sentir ou savoir qu'ils font le mal. Elle suppose que le système totalitaire en place ait veillé préalablement à tuer « l'animal politique » en l'homme, qu'il veut rayer de la surface de la terre, pour n'en conserver que l'aspect biologique. Pour les nazis spécifiquement, il s'agissait, à travers la Shoah, de déshumaniser l'homme en le dépolitisant, en supprimer la chose qui faisait de lui un être humain, en détruisant d'abord ce qui le rattachait à une communauté humaine.

Ce contexte de destruction de la personnalité morale est important à comprendre, parce qu'il entraîne l'individu à perdre toute référence individuelle aux notions de « bien » et de « mal ». Et l'ignoble réduction à l'animalité qu'on imposait à ces hommes effaçait en eux toute moralité. De leurs côtés, ceux qui sont conduit

à fabriquer cette espèce humaine, ne sont plus capables de regarder leurs sujets d'expérimentation comme des êtres qui leurs ressemblent. Ces êtres ne sont plus leurs semblables. On efface à ce moment là, toute culpabilité possible dans l'esprit des bourreaux. Car, faut-il encore, pour ressentir la moindre culpabilité, que les criminels aient conscience d'avoir atteint l'humanité dans sa chair, en commettant leurs crimes infâmes. Et si « les nazis, et particulièrement les organismes criminels, auxquels appartenait Eichmann, avaient, pendant les derniers mois de la guerre, passé le plus clair de leur temps à effacer les traces de leurs propres crimes » cela prouvait seulement « que les nazis étaient conscients du fait que l'assassinat en série était chose trop neuve pour que les autres pays l'admettent. »

Certes, les nazis ne purent, fort heureusement, parvenir à achever leur projet : « libérer » l'humanité du « règne des espèces sous-humaines ». Ils avaient perdu, et se reconnaissaient volontiers vaincus. Mais « se seraient-ils sentis coupables s'ils avaient gagné ? » se demande Hannah Arendt. On ne répondra pas à la question à sa place. Mais il est difficile de penser que le moindre souffle de culpabilité aurait saisi la plus petite parcelle de conscience de ces criminels tant ils étaient convaincus d'avoir obéi aux « ordres supérieurs », donc à la loi. La banalité du mal se constituant précisément de cette soumission insolite à la loi.

Le mode de propagation du mal appelle alors une élucidation. Pour ce faire, Eichmann devant ses juges incrédules, invoquera sa référence à « l'impératif catégorique » kantien. Pour faire court, chez Kant, l'impératif catégorique, c'est l'impératif du devoir, proprement moral. Mais sans le savoir, Eichmann apportait durant toutes ces années, une notable modification à l'impératif de Kant, puisqu'il transformait le « agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » de la seconde critique par un « agissez de telle manière que le Führer, s'il avait connaissance de vos actes, les approuverait ». Cette déformation inconsciente de la pensée de Kant est analysée par Eichmann, comme un impératif catégorique qui doit entraîner tout homme à faire plus qu'obéir à la loi, à aller au-delà des impératifs de l'obéissance et identifier sa propre volonté au principe de la loi, à la source de toute loi. Cela montre alors à quel point, un impératif moral mal compris peut entraîner un glissement effroyable.

Adapté à l'homme ordinaire, l'impératif catégorique devient un principe de soumission absolue à la loi, qui lui interdit toute lucidité, et plus encore le dispense de penser par lui-même. C'est donc parce qu'il adhère sans réserve mais aussi sans réflexion au principe qui fonde la loi civile que le citoyen ordinaire peut devenir un Eichmann. La leçon de Hannah Arendt fait désormais frémir. Elle est riche sur le point philosophique, et amène à se poser la question de notre rapport à la loi, et de ses conséquences.

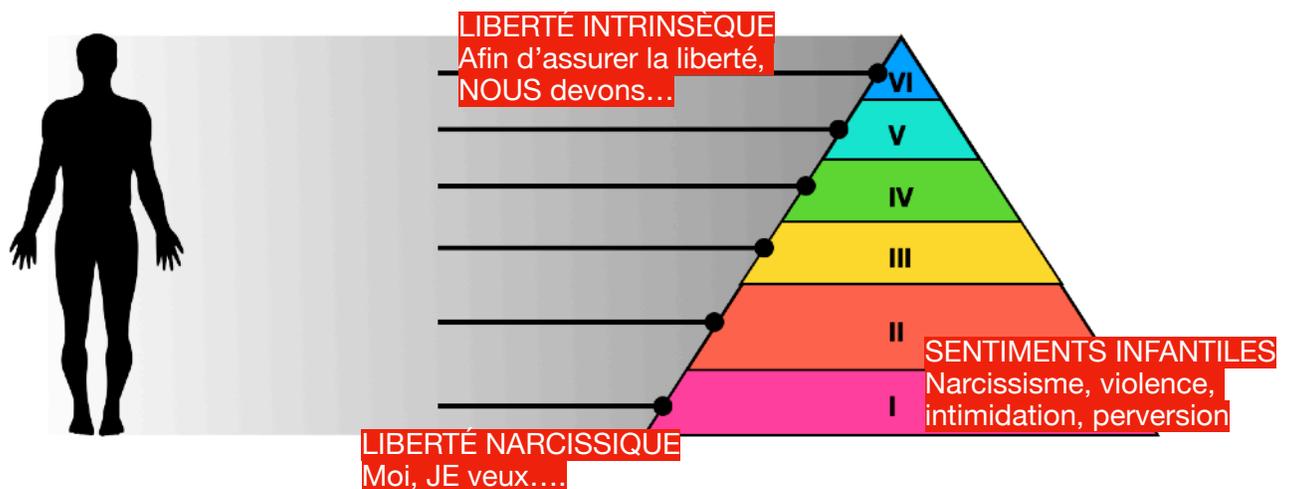
Dans le cas de ce nouveau type de criminels que furent les nazis, nous avons affaire à une catégorie d'hommes qui « commet(taient) des crimes dans des circonstances telles qu'il (leurs était) impossible de savoir ou de sentir qu'ils (avaient) fait le mal ». C'est en cela seul qu'ils échappent à la forme traditionnelle de jugement que l'on peut porter sur le crime ; ils n'ont pas conscience d'avoir mal agi, et ils ont, d'autre part, l'intime conviction d'avoir fait leur devoir en obéissant à la loi. C'est ainsi que l'on constate le déplacement du problème : le mal n'étant plus une violation de la loi, mais devient, au contraire, une obéissance à la loi. Du moins, ce fut précisément la plaidoirie de Eichmann. Le mal dans sa forme extrême et dans sa forme banale devient un refus de communiquer avec l'autre, de le reconnaître comme tel, comme si l'identification à la loi se substituait à l'identification au semblable. C'est d'ailleurs ainsi qu'Arendt délie volonté et responsabilité. On peut faire le mal sans le vouloir, avoir le sentiment de faire son devoir et pourtant être responsable. Telle est la leçon donnée par le procès Eichmann. Telle est la leçon philosophique capitale que nous propose Hannah Arendt, dont le concept de « banalité du mal » n'a pas fini de nous laisser penser, en ce nouveau siècle.

Marc Alpozzo, Philosophe

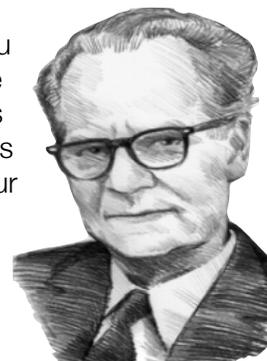
LAWRENCE KOHLBERG

Les stades du développement et les comportements infantiles (Drolet, Lalancette, Caty)

Le psychologue étasunien Lawrence Kohlberg a étudié pendant plusieurs années le développement du raisonnement éthique chez les êtres humains. Les résultats des nombreuses études empiriques qu'il a réalisées avec ses collaborateurs montrent que le raisonnement éthique des êtres humains évolue selon l'âge des personnes ainsi que leurs expériences (et le contexte !). Pour aller à l'essentiel, Kohlberg a identifié six stades de développement du raisonnement éthique chez l'être humain, lesquels sont associés à des motivations différentes poussant les individus à agir (ou non).



La théorie de Kohlberg est développementale, en ceci qu'elle est liée au développement biologique des personnes. Par exemple, les enfants se situent généralement aux stades I et 2, les adolescents au stade 3 et les adultes au stade 4. Certains adultes seulement progressent vers les stades supérieurs de l'éthique, soit les stades 5 et 6 du raisonnement éthique, pour différentes raisons. Aussi, bien que les êtres humains transigent habituellement, au cours de leur existence, des stades I à 4 et parfois des stades I à 5 ou I à 6, certains adolescents ou adultes (les criminels par exemple) demeurent aux stades I et 2. Examinons brièvement chacun de ces stades du raisonnement éthique et les raisons d'agir qui leur sont associées.



Stade 1 : l'égoïsme

Selon Kohlberg, tous les êtres humains débutent au stade I. Ce stade correspond généralement aux enfants d'âge préscolaire. «À ce stade, [l'enfant] est égoïste, c'est-à-dire qu'il ne démontre aucune ou très peu de considération pour les intérêts des autres »

C'est que l'enfant n'a pas, à ce stade, de compréhension propre de ce qui est bien ou de ce qui est mal. C'est généralement le parent (ou le détenteur de l'autorité parentale) qui est porteur de cette compréhension. L'enfant est donc soumis à cette vision éthique (ou morale) et c'est par l'entremise de la récompense et de la punition que, petit à petit, il en vient à découvrir les règles

relatives au bien et au mal. À ce premier stade du développement du raisonnement éthique, le bien coïncide avec l'absence de punition tandis que le mal correspond à l'action sanctionnée. Ainsi, ce qui motive l'enfant à respecter les règles éthiques est l'obéissance à l'autorité parentale afin d'éviter la punition.

Stade 2 : l'individualisme

L'individu de stade 2 est individualiste, c'est-à-dire qu'il cherche à satisfaire ses besoins personnels et ses intérêts individuels. Pour lui, le bien correspond à ce qui satisfait ses désirs et ses intérêts personnels, tandis que le mal coïncide avec ce qui empêche la satisfaction de ses besoins et de ses intérêts personnels. Ce stade correspond habituellement aux enfants d'âge scolaire de niveau primaire. À ce stade du raisonnement éthique, les autres individus sont généralement instrumentalisés, c'est-à-dire qu'ils sont utilisés pour satisfaire, de façon plus ou moins habile et subtile, les besoins et les intérêts individuels de l'enfant. Les enfants (ou les individus) de ce stade réagissent en général très bien aux récompenses et aux gratifications.

Stade 3 : l'éthique du troupeau

L'individu de stade 3 cherche à plaire et à faire partie d'un ou de plusieurs groupes de pairs. Ce stade correspond habituellement aux jeunes de niveau secondaire, aux adolescents et à certains adultes. La personne de ce stade souhaite être en relation avec ses pairs et être aimée par eux. Elle veut être incluse et appréciée par les groupes au sein desquels elle navigue. Son identité se construit par l'entremise du regard et de la rétroaction de ses pairs qui font partie de ces groupes. Pour elle, le bien correspond à ce qui est approuvé par son ou ses groupes d'appartenance, tandis que ce qui est mal coïncide avec ce qui est désapprouvé par eux. Ainsi, la raison qui motive les décisions et les actions d'un individu qui appartient à ce stade de développement du raisonnement éthique est la conformité aux normes et aux règles de ce ou ces groupes de pairs. Autrement dit, la personne de stade 3 fait ce qui contribue à améliorer ses rapports sociaux et évite ce qui leur nuit : telle est sa principale motivation à l'action.

Stade 4: l'éthique légaliste

L'individu de stade 4 est généralement un adulte qui valorise et qui respecte les lois et les règles de la société à laquelle il appartient. L'individu de ce stade a été socialisé de telle sorte qu'il s'accorde au principe suivant lequel si une loi existe, c'est qu'elle a une raison d'être qui s'avère valable et c'est la raison pour laquelle il importe de conformer ses actions à celle-ci. La personne de ce stade « conçoit le système social comme un ensemble de normes qui s'applique de manière égale et impartiale à tous les membres de la collectivité. La poursuite des intérêts individuels demeure légitime dans la mesure où elle s'accorde à la préservation de la structure sociale. [...] c'est elle [la société] qui s'avère désormais détentrice de l'autorité éthique. Ce n'est ni le parent [stade 1], ni l'intérêt personnel [stade 2], ni le groupe [stade 3] ». En résumé, la personne de stade 4 a évolué au sein d'une société qui lui a transmis l'importance de respecter ses normes sociales (lois, règlements, etc.). En effet, pour cette personne, sa société d'appartenance mérite son respect, de même que les lois, règlements et règles de cette société. D'ailleurs, c'est parce que les individus respectent habituellement ces normes que tout fonctionne relativement bien, estime-t-elle. Lorsque des personnes ne les respectent pas et se font prendre, il existe des mécanismes socialement organisés pour s'assurer que justice sera faite. Il s'ensuit que pour l'individu de ce stade, ce qui est bien coïncide avec ce qui est conforme aux normes sociales, tandis que ce qui est mal correspond

à ce qui contredit les normes sociale. Ainsi, la raison qui motive l'action d'une personne de stade 4 est le respect de la société et, par extension, de ses normes (lois, règlements et règles par exemple).

Stade 5 : L'éthique du contrat social

Selon Kohlberg, la véritable autonomie éthique débute au stade 5, puisqu'aux stades antérieurs l'individu est en quelque sorte soumis à une autorité éthique externe à sa personne, voire extérieure à sa conscience éthique. Au stade 1, l'autorité éthique est détenue par le parent ou le tuteur. Au stade 2, elle correspond aux désirs tyranniques et individualistes du jeune. Au stade 3, l'autorité éthique réside dans la vision des groupes d'appartenance auxquels s'identifie la personne. Au stade 4, elle est détenue par la société et ses normes.

D'après Kohlberg, ce n'est qu'à partir du stade 5 «que l'individu entreprend une réflexion personnelle qui l'amène à déterminer - par lui-même - ce qui est bien (juste ou vertueux) et ce qui est mal (injuste ou vicieux). Cela ne veut pas dire qu'il cherche [alors] à identifier ce qui est bien ou mal pour lui, mais plutôt à concevoir ce qui est bien et ce qui est mal en soi, c'est-à-dire pour tout être humain en général». L'individu à ce stade porte un certain regard critique sur sa société d'appartenance, son organisation, sa législation et ses institutions. Il a tendance à concevoir celles-ci comme imparfaites et à imaginer des manières d'améliorer, voire de réformer la société, son organisation, sa législation et ses institutions sociales de base. Le penseur critique, l'idéaliste ou l'activiste politique peuvent, dans une certaine mesure, représenter ce stade du raisonnement éthique. Pour une personne de stade 5, le bien correspond à toute action qui contribue à améliorer la société, c'est-à-dire à faire en sorte qu'il y ait plus de justice sociale. Au contraire, le mal coïncide avec toute action qui empêche la mise en œuvre d'une société plus juste. Il s'ensuit que la raison qui motive l'action d'un individu de ce stade éthique est la mise en place d'institutions sociales justes. En somme, pour inciter une personne de stade 5 à agir, il ne sert pas à grand-chose de brandir la menace d'une punition (stade 1), d'offrir une récompense (stade 2), de faire appel à la vision commune ou populaire des choses (stade 3) ou d'en appeler aux règles et aux lois (stade 4), car des raisons de nature éthique soutiennent ses attitudes et comportements. Il sera plus utile d'en appeler aux valeurs fondamentales qu'elle valorise ainsi qu'aux principes qui découlent de ces valeurs.

Stade 6 : L'éthique universelle

Selon Kohlberg, «la personne du stade 6 justifie ses actions non pas tant sur la base d'un contrat social entre des individus [comme au stade 5], mais en s'appuyant sur des valeurs, vertus ou principes éthiques universels, c'est-à-dire sur des valeurs, vertus ou principes valables universellement ». En somme, l'individu de ce stade a une vision large, culturellement inclusive et universelle de l'éthique. Plus encore, sa vision de l'éthique n'est pas seulement théorique, elle est appliquée, et en cela, un effort constant et de tous les jours anime cette personne pour devenir une meilleure personne et contribuer à un monde meilleur (pour être un moteur signifiant pour d'autres personnes, il convient d'être soit même un exemple absolu de vertu).

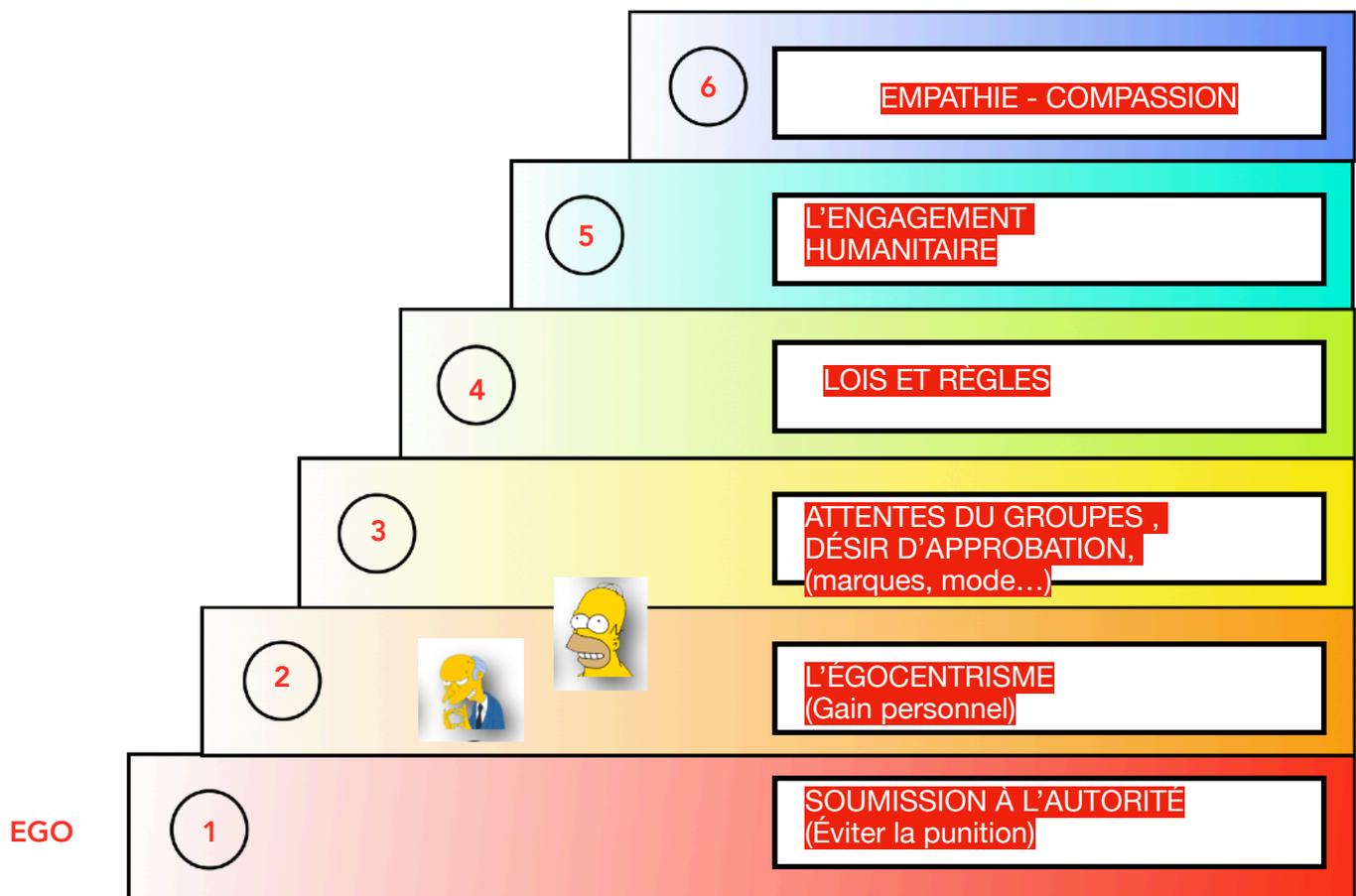
LE DILEMME DE HEINZ

La femme de Heinz est très malade. Elle peut mourir d'un instant à l'autre si elle ne prend pas un médicament X. Celui-ci est hors de prix et Heinz ne peut le payer. Il se rend néanmoins chez le pharmacien et lui demande le médicament, ne fût-ce qu'à crédit. Le pharmacien refuse. Que devrait faire Heinz ? Laisser mourir sa femme ou voler le médicament ? Ce qui va intéresser Kohlberg n'est pas tant la réponse apportée par le sujet que la structure du raisonnement y ayant mené. Ainsi, on peut choisir une même issue au dilemme mais pour des raisons différentes qui vont révéler les fondements du jugement moral du sujet. Un enfant dira par exemple que Heinz doit laisser mourir sa femme pour ne pas aller en prison, et un autre enfant parce que sinon Dieu le punirait de laisser mourir sa femme. Ou encore un adulte pourrait dire qu'il doit laisser mourir sa femme parce que le vol est interdit par la loi, et un autre qu'il doit voler le médicament parce que la non-assistance à personne en danger est punissable par la loi. Mais les deux adultes révéleraient ici un raisonnement moral conventionnel au stade 4 de Kohlberg.



ALTER

MATURITÉ MORALE



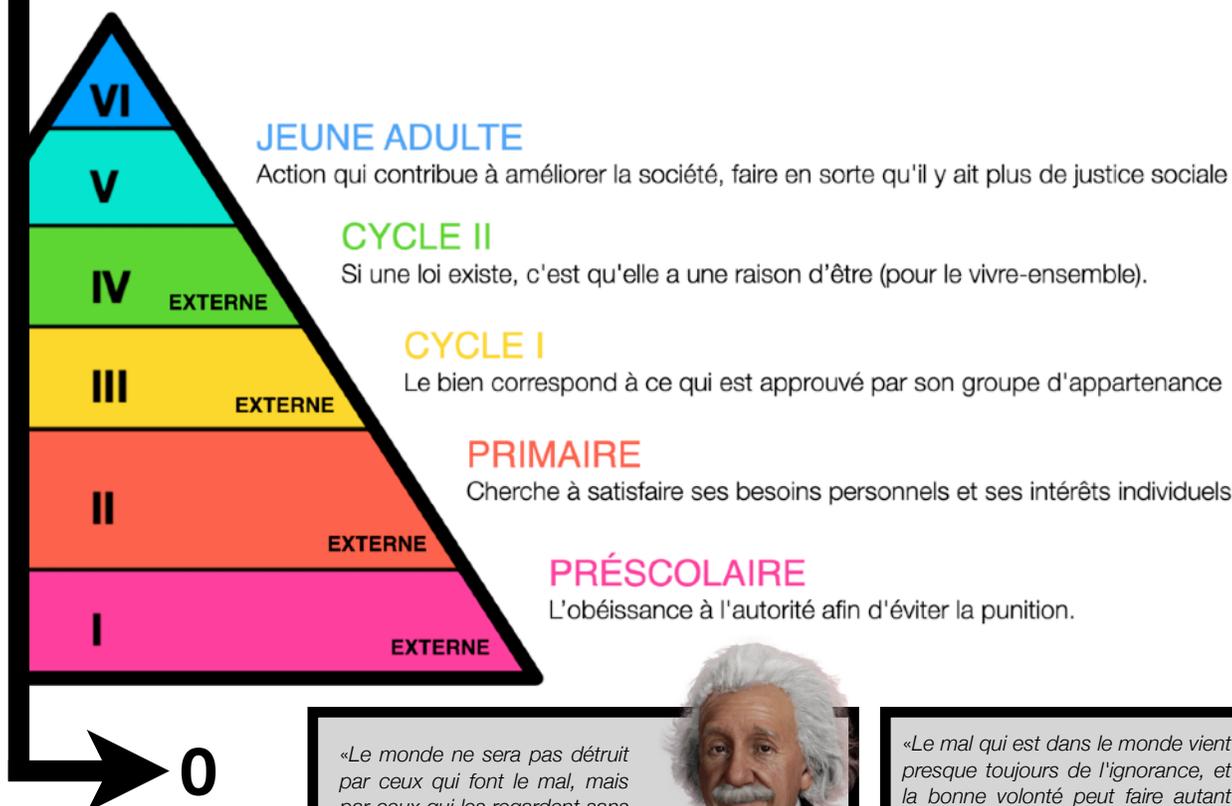
IMMATURITÉ MORALE

Le niveau «0» ?

Kohlberg est tombé devant une autre possibilité : l'existence d'un niveau 0 du développement moral. Il existerait des individus dépourvus de sens moral. Une sorte d'insensibilité au mal, une absence d'empathie. En psychiatrie on dit que la santé mentale se traduit par l'empathie, et on parle de folie morale chez certains sujets qui semble dépourvu de toute empathie. C'est évidemment très inquiétant, car de tels individus ne se rendent tout simplement pas compte de ce qu'ils font. Il faut aussi supposer l'existence de personnalités de niveau 0 douées de facultés psychiques supérieures et pour qui la domination des hommes est un plaisir et la souffrance donnée une fête. Dans cette vision, les tyrans de l'Histoire seraient des personnalités niveau 0.

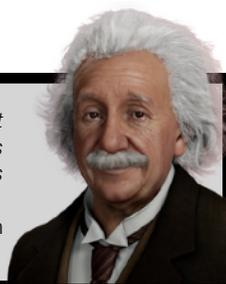
Au niveau 0, le but de l'existence n'est plus que perversité pure, le jeu avec la violence et le plaisir de faire souffrir : la symbolique est celle du jeu d'échecs avec des malheureux pions que sont les humains. Tel est le prototype réactualisé de la personnalité démoniaque, car ce n'est plus de l'humain, l'humain commence au niveau 1. À partir du niveau 1, on pourrait à la rigueur admettre que les hommes ne font le mal que par ignorance.

Les individus du niveau 0 ne sont plus humains, bien qu'ils aient l'apparence de l'humain, on a donc affaire à une monstruosité morale.



«Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regardent sans rien faire»

- Einstein



«Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée»

-Camus



Qu'est-ce que le mal ?

Par Serge Carfantan

Si l'éthique est la recherche du «bien», alors qu'est-ce que le mal ?
Si le noir n'est que l'absence de lumière, alors le mal n'est-il au final que l'absence de bien ?

Devant le théâtre sanglant de Histoire, devant la débauche de cruauté et d'ignominie dont l'homme est capable, nous en venons à penser que le mal est logé en l'homme d'une manière si viscérale qu'il n'est pas possible de l'en délivrer. Kant parle ainsi de mal radical. Ce mal, la religion l'appelle le péché. L'hypothèse du mal radical suppose que, dès la naissance l'âme a été marquée au fer rouge.

Faut-il, sur ce plan de l'intention, faire un traitement complètement séparé du bien et du mal, alors que, partout dans notre expérience, ce que nous rencontrons, c'est une mixture indissociable de la dualité bien/mal ? Nous ne pouvons pas parler du mal sans évoquer le bien.



Faut-il, pour rendre compte du mal, nécessairement invoquer l'hypothèse d'un mal radical et d'une intention mauvaise? Qui peut vouloir le mal ? Et la réponse est claire. Nécessairement l'ego. La racine du mal se situe dans l'égoïsme et l'égoïsme est à l'opposé du don. Quel rapport y a-t-il entre l'ego et le mal ?

La manière dont l'humain agit dans la nature et y prend position est essentielle, car elle se retrouve constamment dans sa relation avec l'autre humain. Ainsi, « toute la question est de savoir ou bien considérer le moi comme le centre du monde et tourner le monde à son usage, ou bien faire du moi le véhicule de l'esprit par lequel le monde tout entier doit être pénétré pour recevoir une signification et une valeur ». Ou bien l'action est centrée sur l'ego, son usage, ses profits et ses pertes ses calculs, ou bien l'ego se laisse traverser et dans ce cas, il donne une valeur plus élevée que ses fins limitées. L'égoïsme saisit, cherche à posséder, il ne veut connaître que pour faire sien, comme il fait sien tout objet. Dans la volonté qui fait le bien, le moi s'éloigne de lui-même et s'oublie.

Le bien n'advient qu'au-delà de l'ego et l'égoïsme s'oppose à l'expression de l'unité de la Vie. Il s'immisce dans toutes les formes de l'activité humaine et recouvre tout. C'est lui qui étend les tentacules de son pouvoir à tous les niveaux de la vie, c'est lui qui retient, cache, c'est encore lui qui dénie l'âme, flétrit l'esprit, atteint le corps et paralyse le vouloir au cœur de la société. C'est l'égoïsme qui, ne songeant qu'à lui-même, opère en retrait, toujours dissimulé.

C'est toujours en son nom, que l'on commet les pires crimes. C'est l'égoïsme qui tue l'amour et détruit, parce qu'il est à l'origine de la division de la séparation. C'est le principe même de la division ...

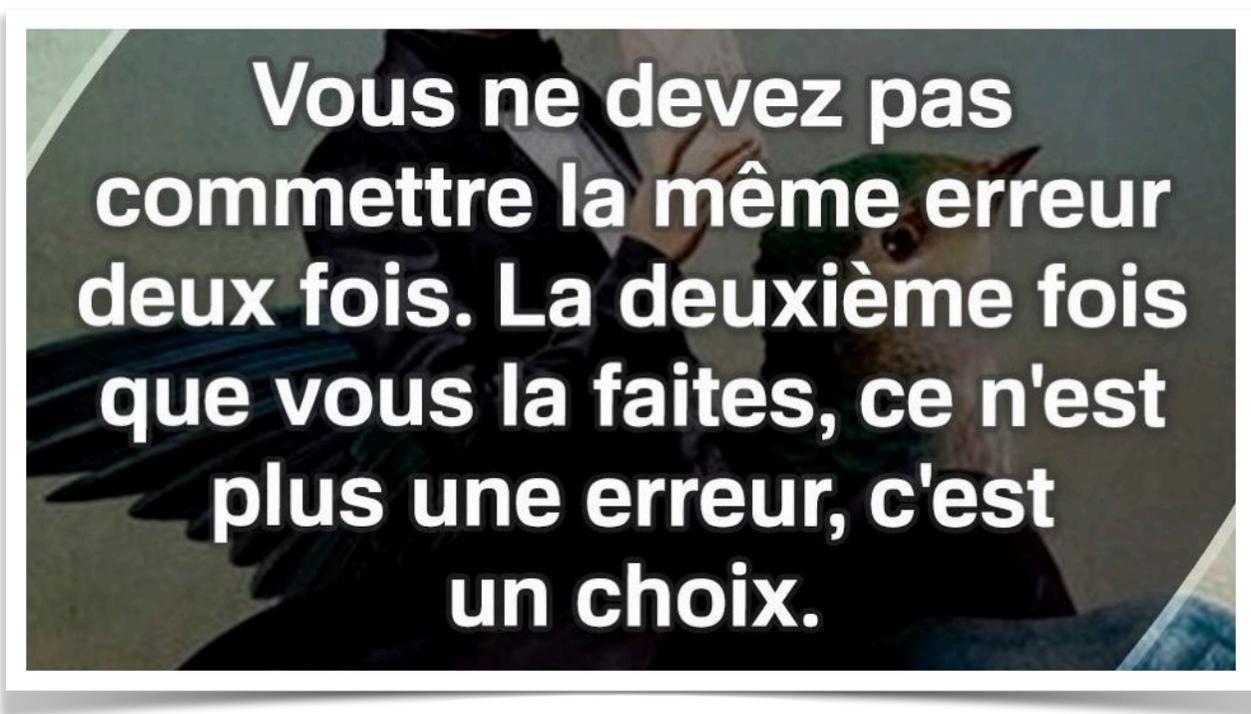
Partout où la division étend son empire, la terre se fendille dans la séparation, le sol se dérobe et la peur fait son office.

L'intention du mal naîtrait d'une perte du sens de l'unité avec ce qui est.

Le véritable défi de l'Éthique, c'est d'entrer dans la connaissance du soi, de mettre constamment en lumière l'ego et ses motivations et ceci de façon concrète. Ce qui veut dire sur moi-même à chaque instant. C'est un travail de la **lucidité**. L'ego est venu à l'existence par l'intermédiaire de la conscience afin de signifier sa propre individualité et de mettre en avant sa propre singularité et sa survie. La virtualité de la conscience s'éveille seulement dans la lucidité, quand le **témoin** intérieur observe et met en lumière les activités de l'ego pour les éclairer.

Le moi s'affirme dans le désir de possession et il fonctionne très nettement dans la **dualité** désir/aversion. «Moi je veux ce qui est bon pour moi», «moi, je ne veux pas ce qui est mauvais pour moi». Les désirs de l'ego se ressemblent tous. Ils sont toujours dans le même registre.

Les questions : Qui veut du mal ? Qui a l'intention de nuire ? Qui souffre ? et Qui veut faire souffrir ? méritent d'être posées dans toute leur radicalité. Elle convoque immédiatement l'ego et elle tire les fils de ses pensées dans ses motivations.

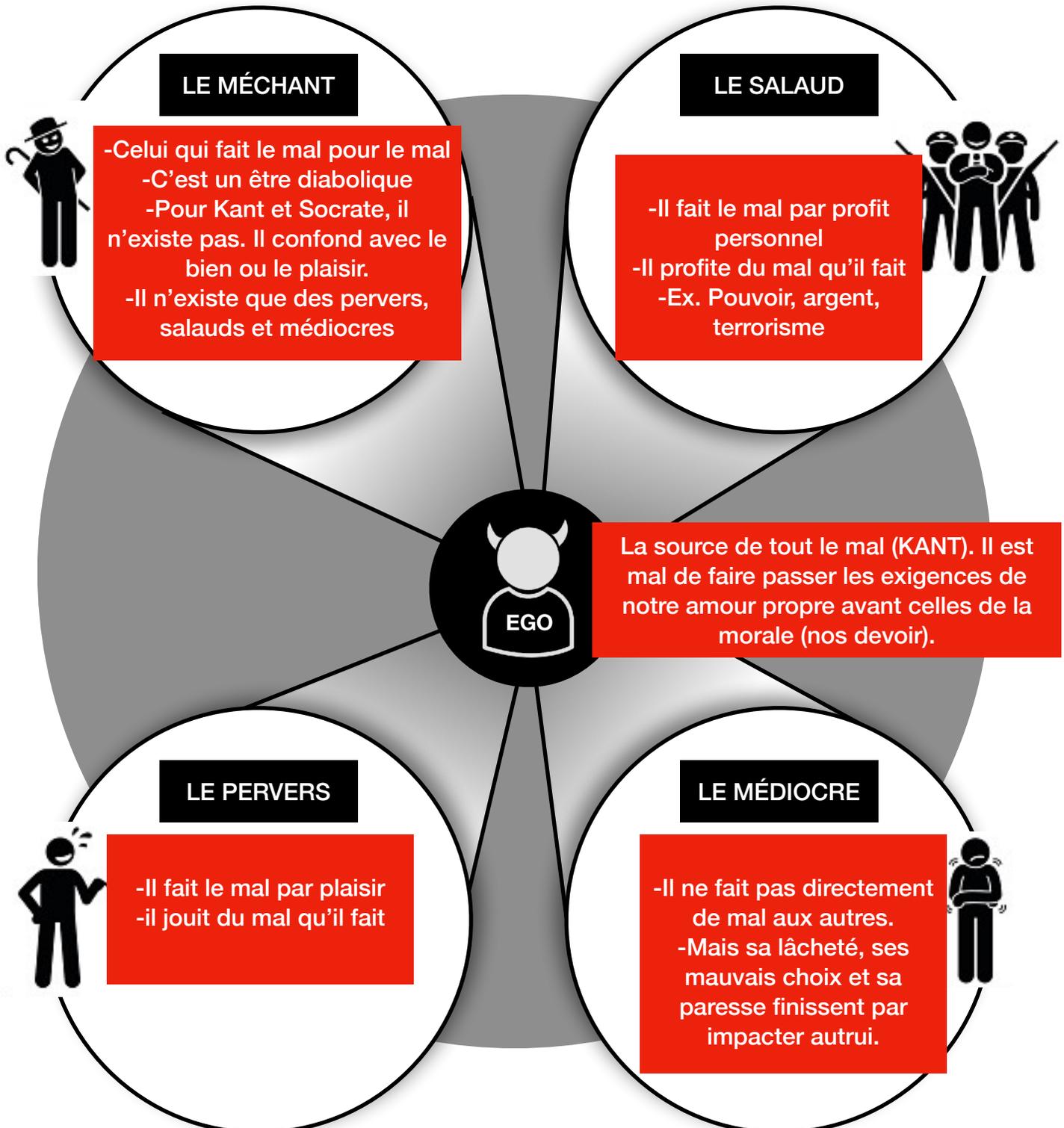


CANCEL CULTURE : DE QUOI EST-IL PERMIS DE RIRE ET DE DISCUTER ?



LES 4 INCARNATIONS DU MAL

André Comte-Sponville



Stanley Milgram

Entre 1960 et 1963, l'équipe du professeur Milgram fait paraître des annonces dans un journal local pour recruter les sujets d'une apparente expérience sur l'apprentissage. La participation dure 1 heure et est rémunérée 4\$, plus 50 cents pour les frais de déplacement, ce qui représente à l'époque une bonne somme. L'enseignant, qui est le seul sujet de l'expérience réelle visant à étudier le niveau d'obéissance, ou encore la «soumission à l'autorité» se voit décrire les conditions de l'expérience portant prétendument sur la mémoire.

Si un sujet exprime le désir d'arrêter l'expérience, l'expérimentateur lui adresse, dans l'ordre, ces réponses :

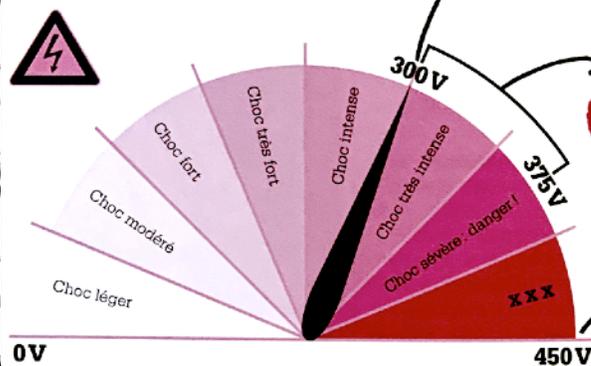
1. « **Veillez continuer s'il vous plaît.** »
2. « **L'expérience exige que vous continuiez.** »
3. « **Il est absolument indispensable que vous continuiez.** »
4. « **Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer.** »

Si le sujet souhaite toujours s'arrêter après ces quatre interventions, l'expérience est interrompue. Sinon, elle prend fin quand le sujet a administré trois décharges maximales (450 volts).



La politique inhumaine des camps de la mort pendant la Seconde Guerre mondiale, «ne pouvait être appliquée à grande échelle que si un très grand nombre de personnes obéissait aux ordres». Ses expériences ont démontré que des gens habituellement inoffensifs sont capables de cruauté si la situation les y contraint. En rendant compte des résultats obtenus, Milgram eut recours à la théorie du conformisme qui veut que lorsqu'un individu n'est pas assez compétent pour prendre une décision, il s'en remet au groupe. Le conformisme est à même de limiter et déformer la réponse individuelle à une situation, et semble avoir pour résultat la dilution des responsabilités, un point crucial pour comprendre les atrocités perpétrées par les nazis.

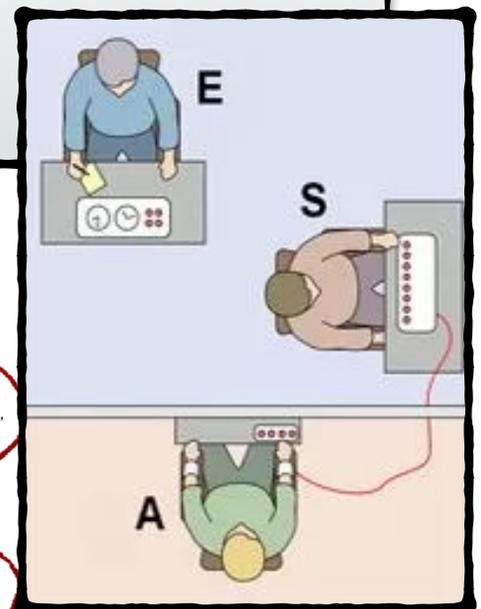
Les résultats de l'expérience de Milgram étaient totalement inattendus : les 40 psychiatres composant l'équipe prévoient qu'à peine 5% des participants administreraient des chocs électriques de 300 volts ; en fait, tous les participants atteignirent ce niveau



100% des participants envoyèrent des décharges électriques de 300 volts, tension à laquelle la douleur est suffisamment forte pour faire hurler celui qui la reçoit.

35% des participants envoyèrent des décharges comprises entre 300 et 375 volts, mais refusèrent d'aller au-delà.

65% des participants poursuivirent l'expérience jusqu'au bout et envoyèrent une décharge de 450 volts chaque fois qu'on le leur demandait.



La prison de Stanford (effet Lucifer)

1971

Phil Zimbardo

Les participants, recrutés par une annonce dans un journal, étaient payés 15 dollars par jour pour participer à une «simulation de prison» d'une durée de deux semaines. Parmi les 70 candidats s'étant présentés, les tests psychologiques et physiques permettent à Zimbardo et son équipe de sélectionner 24 adultes en bonne condition physique et mentale. Ces participants sont tous des étudiants, originaires de tout le continent nord-américain, et issus de tous les milieux. Les candidats furent divisés de manière aléatoire en deux groupes de taille égale, les «prisonniers» et les «gardiens».



Les participants désignés comme prisonniers furent simplement prévenus d'attendre chez eux pour être appelés quand l'expérience commencerait. En fait, ils furent arrêtés pour vol à main armée, sans être prévenus, par la police de Palo Alto qui coopérait à cette partie de l'expérience.

Le contrôle de l'expérience a rapidement été perdu. Les prisonniers ont subi — et accepté — un traitement humiliant et parfois sadique de la part des gardes, et à la fin beaucoup d'entre eux souffraient d'un sévère dérangement émotionnel. Après un premier jour plutôt calme, une émeute survint le deuxième jour. Les prisonniers ont commencé ensuite à présenter des symptômes de dérangements émotionnels aigus. Après seulement six jours sur les deux semaines prévues, l'expérience fut interrompue.



Le scandale d'Abou Ghraib est une affaire durant laquelle des militaires de l'armée américaine et des agents de la CIA ont été accusés de violation des droits de l'Homme à l'encontre de prisonniers, entre 2003 et 2004, lors de la guerre en Irak, dans la prison d'Abou Ghraib. Ces prisonniers étaient physiquement et sexuellement abusés, torturés, violés, sodomisés et exécutés.

Ce scandale est rendu public l'été 2003, dans les premiers rapports d'Amnesty International faisant état de violations des droits de l'Homme à l'encontre de détenus dans les prisons irakiennes. Les premiers rapports de mauvais traitements émanent de l'ancienne prison d'Abou Ghraib, alors utilisée par les États-Unis comme centre de détention et d'interrogation pour les rebelles

RHYTHM 0

1974

Marina Abramovic

Le travail impliquait Abramović immobile pendant que le public était invité à lui faire ce qu'il voulait, en utilisant l'un des 72 objets qu'elle avait placés sur une table. Ceux-ci comprenaient une rose, une plume, du parfum, du miel, du pain, des raisins, du vin, des ciseaux, un scalpel, des clous, une barre de métal et un pistolet chargé d'une balle.

Le but de la pièce, a-t-elle dit, était de savoir jusqu'où le public irait : «De quoi parle le public et que vont-ils faire dans ce genre de situation ? »



Instructions

There are 72 objects on the table that one can use on me as desired.

Performance : I am the object.

During this period I take full responsibility.

Duration: 6 hours (8 pm – 2 am).



Cela a commencé docilement. Quelqu'un l'a retournée. Quelqu'un lança ses bras en l'air. Quelqu'un la toucha un peu intimement. Au cours de la troisième heure, tous ses vêtements lui ont été coupés avec des lames de rasoir. À la quatrième heure, les mêmes lames commencèrent à explorer sa peau. Sa gorge a été tranchée pour que quelqu'un puisse lui sucer le sang. Diverses agressions sexuelles mineures ont été perpétrées sur son corps. Elle était tellement attachée

son oeuvre qu'elle n'aurait pas résisté au viol ou au meurtre. Face à sa passivité, un groupe protecteur a commencé à se former dans le public. Lorsqu'un pistolet chargé a été poussé sur la tête de Marina et que son propre doigt était en train de travailler autour de la gâchette, une bagarre a éclaté entre les factions du public. Abramović a déclaré que le travail "a poussé son corps à ses limites". Les visiteurs étaient doux au début, lui offrant une rose ou un baiser...

«Ce que j'ai appris, c'est que... si vous laissez le public décider, ils peuvent vous tuer... Je me suis senti vraiment violé : ils ont coupé mes vêtements, m'ont enfoncé des épines de rose dans la peau, on a pointé l'arme sur ma tête. Après exactement 6 heures, comme prévu, je me suis levé et j'ai commencé à marcher vers le public. Tout le monde s'est enfui, pour échapper à une véritable confrontation. Lorsque la galerie a annoncé que le travail était terminé et qu'Abramović a recommencé à bouger, elle a déclaré que le public était parti, incapable de lui faire face en tant que personne».

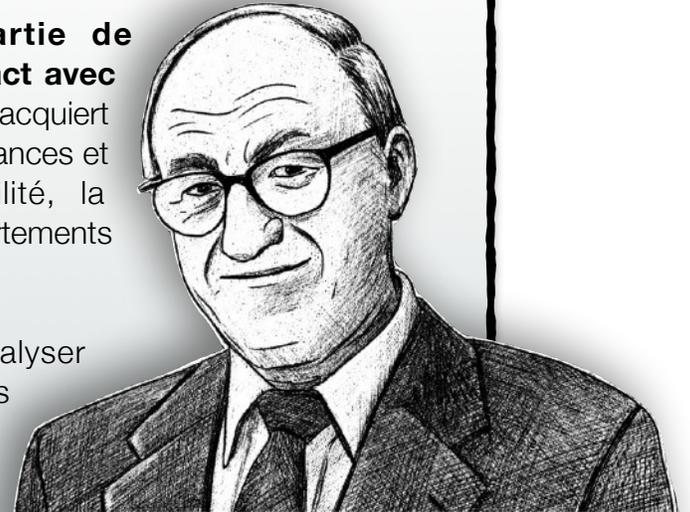
THÉORIE DE L'APPRENTISSAGE SOCIAL

1963

Albert Bandura

Cette théorie avance qu'une bonne partie de l'apprentissage humain se fait grâce au contact avec le milieu social. En observant les autres, on acquiert certaines connaissances, habiletés, stratégies, croyances et attitudes. Chaque individu apprend sur l'utilité, la convenance et les conséquences de divers comportements en prêtant attention à différents modèles.

En 1961, ce chercheur a commencé à analyser différentes méthodes pour traiter des enfants excessivement agressifs. Il identifiait l'origine de la violence dans les comportements qu'ils présentaient.

**ALBERT BANDURA**

L'expérience de la poupée Bobo était une expérience pionnière en ce qui concerne le comportement agressif des enfants.

Bandura a déterminé que les enfants exposés au modèle agressif avaient plus tendance à agir avec des agressions physiques que ceux qui n'avaient pas été exposés à ce modèle. Quant aux résultats liés aux différences de genre, ceux-ci ont fermement validé la prédiction de Bandura. Celui-ci affirmait que les modèles du même sexe que les enfants les influençaient davantage.

Par ailleurs, parmi les enfants présents dans le scénario du modèle agressif, le nombre d'attaques physiques exhibées était plus élevé chez les petits garçons que chez les petites filles. En d'autres termes, les enfants se montraient plus agressifs quand on les exposait à des modèles masculins agressifs. Cependant, quand on les réprimande, les enfants cessent de donner des coups dans la poupée Bobo.



LE CAS DE BETH THOMAS

1963

Le mal est-il une réaction violente à la violence parentale ?

Beth Thomas a perdu sa mère lorsqu'elle avait un an. Après cet événement, elle et son frère se sont retrouvés sous la tutelle de leur père biologique qui a abusé sexuellement des deux mineurs, ce qui a été détecté par les médecins qui ont alerté sur ces abus. Rapidement, au bout de six mois, une assistance sociale a pris en charge les deux enfants qui ont été adoptés par un couple chrétien pratiquant.



Ce couple a été très attentionné avec Beth et son frère. Cela faisait des années qu'ils essayaient de faire un enfant, mais ils n'y arrivaient pas. Les deux petit-e-s ont donc été perçu-e-s comme un cadeau. Mais Beth a commencé à avoir des cauchemars sur «un homme qui tombait sur elle et la blessait avec une partie de lui».

Ces cauchemars ont inquiété ses parents adoptifs, mais ce sont plutôt les comportements que Beth avait qui les ont alertés. Elle a commencé à être très violente avec eux, avec son frère et même avec les animaux domestiques. C'était comme une colère qu'elle ne pouvait pas contrôler et qui naissait de ce qu'elle avait en elle. De plus, elle se masturbait de manière compulsive au point de se faire saigner.



Sans aucun doute, les parents ont décidé d'amener Beth voir un psychologue clinique spécialisé dans les enfants victimes d'abus sexuel, le Dr Ken Madig. Ce qu'il a découvert sur les conséquences d'abus sexuel dans l'enfance, par le cas de Beth Thomas, a été très révélateur.

Beth a guéri

Le Dr Ken Magid a décidé que pour le bien de Beth, il était préférable de l'interner. Ainsi, elle a été diagnostiquée avec un trouble de l'attachement qui l'empêchait d'avoir des relations saines avec les autres. De même, on lui imposa certaines habitudes et règles pour qu'elles ne blessent pas les autres enfants du centre. Au fur et à mesure que son état s'est amélioré, les règles ont desserré sa rugosité. Mais il subsiste un doute : Beth était-elle psychopathe ou sociopathe ? Phénomènes aux tendances anti-sociales innées, des conditions biologiques dans lesquelles des aires déterminées du cerveau en lien avec les émotions, les impulsions et la prise de décision, ne s'activent pas. Tout le travail qui a été effectué au centre a permis à Beth de s'adapter pour vivre en société. Elle a appris à contrôler ses sentiments de colère et à être cohérente avec ses actes. Mais malgré tout cela, Beth est aujourd'hui infirmière et donne des conférences sur les méthodes d'éducation et la thérapie de l'attachement. Ses mérites lui ont valu plusieurs prix qui ont fait d'elle une femme à succès. De plus, on considère qu'elle a de bonnes relations avec ses collègues de travail et qu'elle a un sourire qui transmet beaucoup de chaleur.

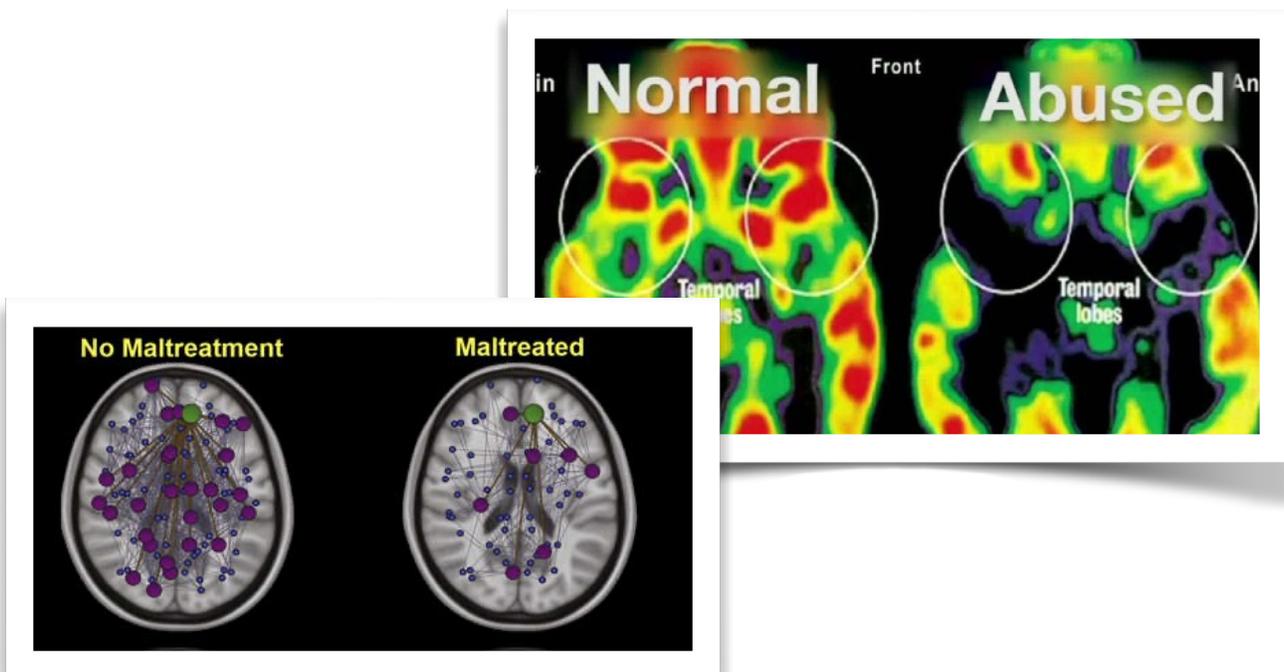
Le cas de Beth Thomas nous fait réfléchir sur l'importance d'une enfance saine. Car comme on peut le voir dans ce cas, les conséquences d'une mauvaise éducation peuvent être terribles.

Ce qui est incroyable, ce n'est finalement pas tant les propos atroces tenus par Beth. C'est plutôt son visage, omniprésent à l'écran tandis qu'elle raconte quelques unes des plus graves exactions qu'elle a commises : il est impassible. Pas apathique, car on peut la voir réfléchir ou réagir aux interventions de son thérapeute, mais elle ne semble ressentir aucun remords. Ses propos relèvent du purement factuel : oui, j'ai volé les couteaux, oui, je voulais tuer ma famille avec, oui, plutôt la nuit parce que je ne veux pas qu'ils me voient le faire, juste qu'ils le sentent. C'est glaçant, on ne va pas se mentir.

Difficile de ne pas penser à ce qu'on connaît de la sociopathie quand on voit l'absence totale d'affect de la petite Beth. Car non seulement elle n'affiche aucune forme de culpabilité, mais elle ne semble pas spécialement attachée à sa famille ; presque mécaniquement, elle mentionne son frère par son surnom, ses parents comme «daddy» and «mommy», mais ne fait preuve d'aucun commentaire affectueux à leur égard. Ni même de quelque autre ordre que ce soit.

Child of Rage nous explique, plus tard, que Beth souffre d'un **trouble réactionnel de l'attachement** ; progressivement, il nous est révélé quels traumatismes Beth a subi dans sa très petite enfance, avant que sa mère ne décède et qu'elle comme son petit frère ne soient adoptés ensemble, par un couple, les Thomas, dont le père est un pasteur baptiste. Les parents adoptifs ignoraient, qui plus est, tout du passé des enfants, avant que le comportement violent de Beth ne se déclare.

Le documentaire nous propose petit-à-petit quelques entretiens brefs avec les Thomas, toujours entrecoupés d'extrait de session avec Beth, avant d'expliquer comment Beth allait ensuite être traitée. Hébergée à temps complet dans un institut spécialisé, elle a lentement réappris à la fois la discipline, au lieu de régner par la terreur chez elle, mais aussi à gagner en estime de soi afin de pouvoir à nouveau se lier à d'autres.



D'OÙ VIENT LE MAL ?

De l'absence d'empathie, de considération pour l'autre. Kohlberg

Dans le jugement des non choix

Dans la place laissée aux faiblesses humaines (paresse, peur, narcissisme) empêchent les gens de reconnaître leur part d'ombre.
Jung

Dans Confusion OBJET ET SUJET, les être et les choses : on ne peut pas utiliser ou manipuler les êtres.

Dans une vie de confort et de facilité. C'est seulement en tombant malade que l'on comprend réellement la valeur de la santé. C'est seulement en ayant faim que l'on apprend à apprécier la véritable valeur de la nourriture. Et la connaissance du mal nous aide à apprécier ce qui est bien. Nietzsche.

Dans l'ÉQUILIBRE DES DEUX CERVEAUX (les deux ont pour but la transmission des gènes) Scott peck

On suppose que ce qui nous fait du bien est bon (ignorance). Socrate.

Dans l'impulsivité, il devient impossible de relever ses contradictions, de modifier ses croyances et opinions.